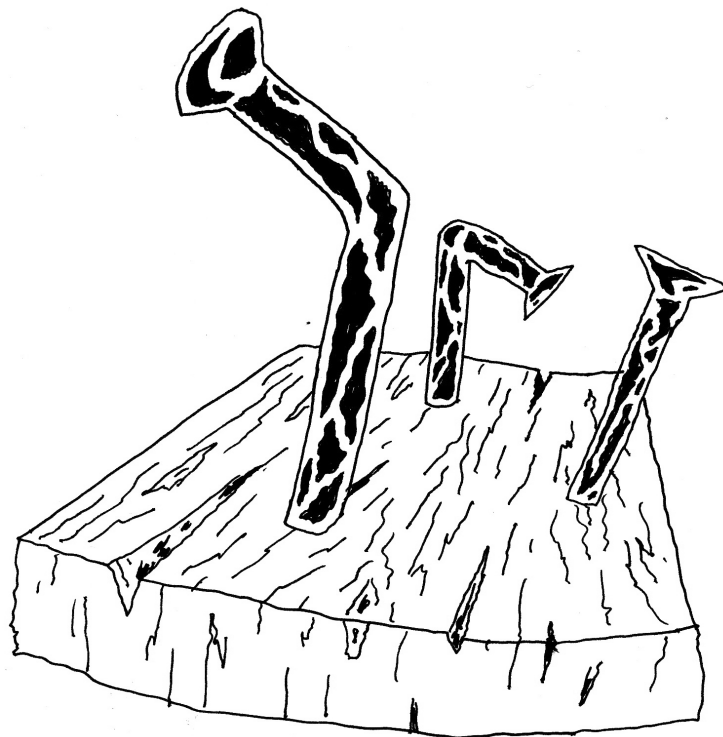


le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro double contient des textes produits en atelier par des étudiants de l'Université de Lausanne, des contributions de l'Association des jeunes auteurs romands (AJAR) et des dessins de Bruno Schaub. Il coûte :

10 CHF ou 7 Euros

**L'écriture
littéraire,
un savoir
pratique ?**



**Pratiquer
l'écriture,
oui mais...**

Au printemps 2011, la Section de français de l'Université de Lausanne a inauguré son premier « Atelier pratique d'écriture littéraire » destiné aux étudiants de master. L'heure était venue de tester une nouvelle forme de relation aux textes littéraires, fondée sur la participation et le savoir pratique. Chaque quinze jours, nous avons travaillé sur des consignes d'écriture, puis les textes étaient lus à haute voix. L'atelier a ainsi permis d'explorer les formes très diverses du récit court, du souvenir à la narration onirique et du portrait à la petite prose.

Venus du monde anglo-saxon, très répandus au Québec et désormais en Europe, les ateliers de *creative writing* donnés par des écrivains invités, font désormais partie des enseignements ordinaires à l'université. Et c'est heureux. Le culte des « grands écrivains », l'écriture assimilée à une langue endimanchée, l'anxiété induite à l'égard des normes grammaticales, toutes ces routines rarement interrogées nourrissent l'intimidation culturelle à l'égard de la littérature.

[Le professeur de français] lit des tirades d'*Iphigénie* ou d'*Esther*, et quand c'est fini, il joint les mains, regarde le plafond plein d'araignées, il crie : « A genoux ! à genoux ! devant le divin Racine ! » Il y a un nouveau qui, une fois, s'est mis à genoux pour tout de bon.

[Jules Vallès, *L'Enfant*, 1878]

Nous n'en sommes plus aux génuflexions. Il était temps. Le récent développement du *slam* a contribué à rappeler, après les avant-gardes du siècle dernier, que le défi littéraire pouvait être relevé « par tous, non par un ». Cet atelier ne vise pas à former des écrivains professionnels (comme à l'*Institut littéraire suisse* de Bienne), ni à fournir des techniques d'écriture sur mesure (comme dans les écoles de scénario). Il s'agit de sensibiliser les étudiants à des pratiques et des habiletés, à partir de propositions d'écriture qu'ils s'approprient, pour une fois, non comme analystes, mais comme un acteur. Et de faire une place à leur imaginaire, souvent si riche et inattendu, au cœur de cette étape de formation.

Le Persil donne la possibilité de faire lire ici quelques-uns des textes issus de cette démarche commune. Bonne lecture !

Jérôme Meizoz

Directeur adjoint Formation doctorale interdisciplinaire
Maître d'enseignement et de recherche
Université de Lausanne

Le 28 janvier 2012 a été fondée l'Association des jeunes auteurs romands, dont l'acronyme, l'AJAR, évoque un auteur, ni jeune, ni romand. Ce clin d'œil illustre la volonté de ses membres, une quinzaine de jeunes gens de moins de trente ans, d'être pris au sérieux sans se prendre au sérieux. A quoi servirait en effet une jeunesse littéraire si elle ne venait pas bousculer un peu ses prédécesseurs ? Ceux-ci ne lui font d'ailleurs guère de place en lui interdisant l'accès aux groupes d'auteurs par définition confirmés, puisque ayant « publié un ouvrage personnel ». Ils forment en outre un réseau de réseaux dans lesquels on n'entre pas sans montrer plume blanche.

Mais loin de nourrir de la rancœur envers des aînés méritants, et même bienveillants, l'AJAR se pense comme complémentaire au monde littéraire, offrant, plus qu'un tremplin, une salle d'exercice à des jeunes talents, pour certains déjà récompensés dans plusieurs concours. Pas question, pas plus que dans l'atelier de Jérôme Meizoz, de former des écrivains. A chacun son style, son art, il n'existe pas de recette miracle, hormis l'émulation complice.

Si l'AJAR promet une approche « professionnelle » à ses membres, c'est en leur fournissant des occasions d'être lus et écoutés, et donc en les poussant à écrire malgré les pages blanches et les découragements, en priant pour que la pratique sauve l'envie, pour que l'effet de groupe supplante l'état d'âme individuel. Dans une vie tendue entre études, boulots, déménagements, voyages et relations amoureuses, rares sont les créneaux d'écriture. L'AJAR a donc déclaré une guerre d'agendas à la démotivation, à coups de réunions créatives, de publications et de lectures publiques.

Ecrire en solitaire, par la discipline nécessaire, n'est pas chose facile. Ecrire en groupe ne l'est pas davantage mais participe d'une déconstruction du culte de l'écrivain : derrière ou plutôt *avant* l'œuvre d'un écrivain, il y a une pratique de l'écriture. Si l'AJAR peut en assurer la pérennité afin qu'un talent arrive à maturité, elle aura atteint son but. Et puisque un bon éditorial ne saurait se dispenser d'une citation profonde et lumineuse – il faut savoir conclure –, sorte de caution versée à la pensée, relevons que Charles Baudelaire, dans ses *Conseils aux jeunes littérateurs*, avait déjà noté : « L'inspiration est décidément la sœur du travail journalier. » Bonne écriture !

Guy Chevalley

Président de l'AJAR
Etudiant
Genève

Goûts & saveurs news

Persil

A l'aide partout

Depuis des millénaires, *Le Persil* est apprécié tant pour ses vertus culinaires que médicinales. Il accompagne à merveille poissons, pommes de terre ou encore plats à base d'œuf. *Persil* et ail vont également de pair, le premier atténuant le parfum très présent du second. *Le Persil* frisé trouvera également sa place dans la décoration de vos plats.

90 ct. le sachet de 20 g.

(Coopération, n° 23, 5 juin 2012, p. 29)



Sommaire

Atelier pratique d'écriture littéraire (UNIL)

- Elliot Vaucher**, « Fish & Chips », *page 3*
Nadejda Magnenat, « Comment elle rencontra Mo, comment elle l'enterra », *pages 4-5*
Stephan Cory Hardy, « Le tiroir à souvenirs », *pages 6-7*
Maëlle Tappy, « Il y a longtemps », *page 7*
Daniel Vuataz, « Le fiancé », *page 8*
Maëlle Tappy, « Jésus est amour », *page 9*
Clémence Duhem, « Détours », *pages 10-11*
Elliot Vaucher, « Agavé », *pages 11-12*
Nadejda Magnenat, sans titre, *page 13*
Alexandre Coppey, « Une femme comme les autres », *page 13*
Nadejda Magnenat, « Janvier 1978 », *page 14*
Daniel Vuataz, « Ecrire, brûler, poser ses mains sur les carreaux », *page 15*

Association des jeunes auteurs romands (AJAR)

- Vincent Yersin**, « L'incendie de Viège en Valais », *pages 17-18*
Elodie Glerum, « L'épidémie des Gandhi-Kalachnikov », *page 19*
Timothée Léchot, « Genèse ou le facteur », *pages 20-21*
Daniel Vuataz, « *Different roads* », *page 22*
Nicolas Lambert, traductions libres d'airs de jazz, *page 23*
Lydia Schenk, « Vagin ravagé », *page 24*
Noémi Schaub, « Truites », *page 25*
Guy Chevalley, « Le meurtre de Lady G. », *page 26*
Alain Guerry, deux textes inédits, *page 27*
Fanny Wobmann-Richard, « Insolence », *page 28*
Matthieu Ruf, « Portrait du corps en jeune homme », *page 29*
Arthur Brügger, « Ça commence dans cinq minutes », *page 30*
Bruno Pellegrino, « Poupées russes de la crasse », *page 31*
Julie Mayoraz, « Kôrukanthrophobia », *page 32*
Julie Guinand, « Rome », *page 34*

- Jérôme Meizoz**, « Danse », *page 36*

Elliot Vaucher

Fish & Chips

Le sel revient en premier. Le sel et le vinaigre mélangés, dans un sac en papier journal au fond duquel baignent des frites chaudes et leur odeur entêtante. Le sel revient en premier, puisqu'il lie la bouche, le nez, le sac en papier et l'eau de mer. L'enfant que j'imagine regarde passer les ferries, à l'horizon, assis sur le sable froid de Ross-lare. Un ferry l'a emmené de Cherbourg à cette terre. Sur le bateau, il a observé les forces naturelles qui occupent aujourd'hui encore l'esprit qui écrit ces quelques mots : le vent, les vagues, et leurs échanges impressionnants. Sur le même bateau, il a acheté des lutins verts, et sur leurs boîtes en carton dur défilent des histoires fantastiques d'arc-en-ciel et de marmites pleines d'or. L'Irlande cristallise mes souvenirs de féeries.

L'enfant court sur des plages qui puent l'océan, qui refoulent leurs méduses en paquets flasques et transparents. Il court sur des plages aux noms étonnants, « Tramore beach », « Dollar bay », qui jettent sur la rive des objets blancs qui brûlent si on les touche. Il aime éclater dans ces poches plastiques les cailloux qu'il trouve. Les algues dans lesquelles il marche sont des monstres marins déchus, recrachés par un univers qui n'en a plus besoin, il les jette sur ses cousins. Un jour, sur la plage, il a trouvé un requin, mort.

Le sel et le vinaigre sont partout, dans l'eau, dans la bouche, sur la peau de l'enfant. Ou dans les pubs. Ces lieux sombres où l'on mange des frites gigantesques et où les chants résonnent au son aigu d'une flûte. Il sait qu'il n'a pas le droit d'y entrer, passé neuf heures du soir, mais il ne comprend pas pourquoi. Et certains soirs, lorsqu'il a pu y rester, n'a-t-il pas été troublé de voir

voler des verres, s'aplatir des coups sur des visages rougis ? Ce serait sous-estimer la lucidité d'un enfant qui, s'il ne connaît pas encore précisément les effets de l'alcool, a bien compris la cruauté, la violence, et la relation sacrée qui lie un barbu qui soliloque à sa pinte de Guinness vide.

N'a-t-il pas tous les traits du rêveur, cet enfant qui marche seul, sur l'herbe, plus verte qu'elle ne le sera jamais, à côté d'un phare où s'écrasent les vagues bleues ? Mais qui lui aurait implanté ces songes dans la tête ? Lui seul ? C'est impossible ! Il faut trouver une cause à ses égarements ! Ou le laisser voguer, et traverser le temps.

Cette image que je donne du passé est incertaine, floue. Mais si je ne pouvais chercher, au-delà des ruines du présent, ce qui me constitue, ce qui me fonde maintenant, je serais désolé, apatride, juif-errant de ma propre mémoire. Alors continuons.

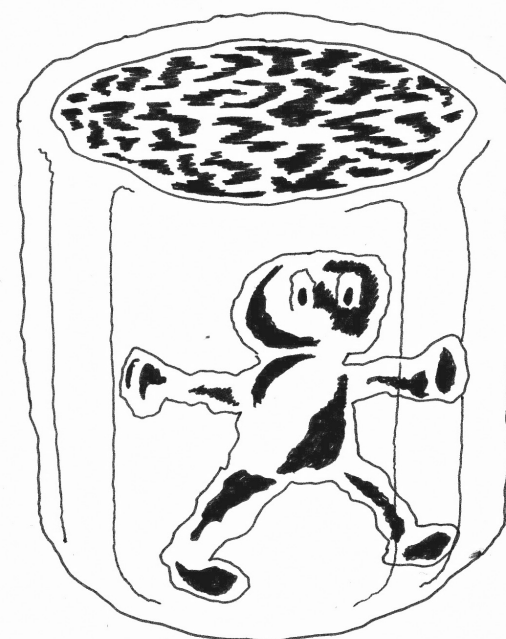
L'enfant s'étonne de la rupture brutale entre bitume et plage, entre béton et dunes. Il aime les herbes coupantes sur lesquelles il marche, et la caresse du sable sous ses pieds. Sa vie est totale, il n'a pas encore choisi entre ville et désert, entre vivre et penser. Il entre dans les petites échoppes du quartier de Ferrybank, où habite sa grand-mère. L'Irlande est le pays des chips Tayto, des branches de Flake, et de la Lucozade. Tout est coloré, dans ces petits magasins, bientôt remplacés par des Spar, où la grand-mère qui prend son argent sait qu'il vient de Suisse pour visiter Mme Sullivan, avec son petit accent charmant. Lorsqu'il monte dans la voiture, pour rejoindre Kilkenny, Killarney ou Cork, où il visite des châteaux, il ne peut s'empêcher de laisser traîner ses yeux sur les églises démolies du bord des routes, ranimant les mânes des chevaliers qui y séjournèrent, imaginant des conquêtes à coup d'épées, et des nuits d'ivresse à craindre des fantômes, dans les steppes vertes et mouillées de l'Irlande du sud-est. Plus tard, lisant Macbeth, c'est à un orage sur le château de Blarney qu'il pensera.

Les éléments dont je tisse mon récit, à l'instant, dénotent certainement d'un parcours, de goûts acquis, de préférences. Et si je souhaitais être documentaire, ce ne serait qu'une information de plus sur mes soucis du moment : peur de la fuite, de l'oubli, du néant. Or même un document, graphique, précis, capturant chaque geste de l'enfant, ne saurait jamais traduire ce qui a pu se

passer dans sa tête, les rêveries qui l'occupaient, les peurs qui le tétanisaient.

Le sel et le vinaigre, l'enfant n'en doute pas, sont l'odeur des rivages sur lesquels il trône. Mais son œil bleu fixe l'horizon, qui lui n'a pas d'odeur. Sa seule peur est de disparaître au loin comme ce ballon qu'il a lâché sur la grève et qui s'échappe dans les courants. Le tourment qui gentiment le ronge est né de s'être penché, seul, après le dîner, au-dessus de cette faille dans la roche, près du « Hookhead », ce phare battu par les vents, et d'avoir vu là-dedans la mort et l'isolement. Le songe du trépas est-il né cet autre jour, aussi, où sur une plage de Dunmore son père lui expliquait qu'ici la marée monte à la vitesse d'un galop de chevaux, et qu'il risquerait d'y être pris, s'il s'attardait le soir sur la plage, à l'heure où les parents rentrent pour une sieste à laquelle il n'a pas accès ? Ou dans cette maison bariolée de Dungarvan, où la terrible fièvre déforme le monde, distord les sons, le plonge dans d'atroces cauchemars aux proportions impossibles ?

Là encore ce sont des conjectures, mais elles injectent du sens dans cette phobie qui m'occupe continuellement l'esprit. Phobie de rester bloqué dans ces ailleurs qui se situent plus loin que n'importe quel l'horizon. Peur de la mort, de la solitude, de la folie, que je repousse en essayant vainement de lier le délié : un passé incompréhensible et un présent obscur, rapprochés dans une image. Comme si le temps, qui dégrade la matière, n'atteindrait jamais cet absolu qu'aujourd'hui je crée ●



Nadejda Magnenat

Comment elle rencontra Mo, comment elle l'enterra

« *You forgot to kiss my soul* »
Tracy Emin

Elle se sentait puissante, de son corps et de ses mouvements. Ses cheveux s'ébouriffaient le long de sa robe d'été, elle était sûre que l'homme regardait avec plaisir l'ensemble et que son désir montait, montait du fait d'elle, seulement d'elle. Elle ou son corps c'était la même chose pour Rose en ce moment. Elle jouissait toute seule d'être au centre, d'être désirable, dans la solitude de sa vanité.

Elle lui avait redemandé comment il s'appelait, il avait dit Mo, juste Mo ? Juste Mo. Son corps était entré dans son corps, Rose était paisible à présent, toute décontractée. Elle inspectait la chambre autour du lit et ne trouva rien de spécial, à part une liasse de billets de banque qui reposait négligemment sur la commode. Il y en avait beaucoup trop pour un simple oubli, se dit-elle, ils avaient dû être mis là par ce Mo par habitude sans doute. Sa fortune. A côté du lit, sur une commode en formica noir, attachée au bois du lit de la même matière de la même couleur. Les draps étaient sombres aussi, des habits en tas formaient une tâche foncée indéfinissable dans la pénombre causée par le store à lamelle tiré. Rose s'étira et ses pieds touchèrent le bois, observa mieux le visage de cet homme, profitant qu'il regarde en l'air, le plafond. Nez busqué, lèvres lourdes, menton petit et rond, ligne du front et des cheveux qui faisaient un trait, un long trait découpé par la clarté du mur derrière lui. Il tourna ensuite sa tête vers elle. Ses yeux brillaient et commencèrent à l'inspecter. Rose lui sourit vaguement et se leva d'un coup. Hop. Fini de rigoler, lança-t-elle.

Rose avait envie d'un verre d'eau fraîche. Elle était nue, et se dirigea vers la pièce qu'elle imagina être la cuisine, car l'ouverture de la porte présentait un aplat gris et lisse qui pouvait bien être le frigo. Le lampadaire de la rue éclairait un peu l'endroit minuscule, composé d'une table, d'une chaise et d'un mur d'armoires encastrées, dans lequel l'évier, encombré de vaisselle sale, formait la seule anfractuosité de la paroi. Elle trouva dans l'armoire du dessus un verre propre, qu'elle remplit de l'eau du robinet, l'ayant fait couler un moment, jusqu'à ce qu'elle ressente la fraîcheur du liquide sur ses doigts. La tête lui

tournait un peu, ils avaient trop bu, elle n'était pas sûre de se souvenir de son prénom, à cet homme avec lequel elle venait de faire l'amour, ce qui la fit rire intérieurement, prenant cela comme un léger enorgueillement qui la rapprochait un peu de ce qu'elle croyait être la vantardise réservée aux hommes, d'habitude, vis-à-vis de leurs conquêtes féminines. Il s'appelait drôlement Mo, et Rose ne l'avait pas oublié tout compte fait. Elle se dit qu'elle en ferait bien son amant, la jouissance la décontractait.

— Tu pars ? Viens, dit-il dans un gémissement racoleur. Mais la tête lui tournait et elle n'aimait pas qu'on lui impose quoi que ce soit, alors Rose le laissa en plan, ayant pris soin d'inscrire son numéro de téléphone sur un bout de papier qui traînait sur la table de nuit. A la prochaine ! Ciao !

Dans la rue il commençait à faire jour et l'été s'était mis à rayonner de partout. Rose jouissait encore, il faisait chaud et ses pensées flottaient tout autour d'elle comme des baisers qu'elle se donnait, du haut de ses 25 ans, de ses sandales à talons et de sa petite robe fleurie.

Rose passa la journée à rêvasser, jusqu'au soir, affalée sur un fauteuil confortable qu'elle avait placé sur le balcon minuscule de son appartement. La canicule durait depuis trois semaines à présent, et l'on pouvait sentir les effluves de goudron fondu de la journée. Était-ce cette chaleur qui lui permettait de se laisser aller, plus souvent que d'ordinaire, comme à présent, à être tout à fait elle-même et à s'en contenter ? Elle humait avec bonheur cette chose odorante, mêlée aux gaz d'échappements, qui la transportait soudain, comme au cœur d'une grande ville, au Sud, là où la nuit n'est pas froide, là où il fait chaud tout le temps, là où le corps s'alourdit, transpire, sans souci d'habillement.

Rose vivait cette décontraction là, à présent, en solitaire, sans personne pour perturber la volupté de ce qu'elle appelait sa « liberté de femme vaccinée », ayant décidé de conduire sa vie comme elle l'entendait, prenant soin d'évacuer tout détail qui aurait pu la gêner.

Aussi, lorsque la sonnerie de son téléphone retentit, le frottement artificiel des

ailles d'un criquet, Rose daigna se lever de son fauteuil et alla appuyer consciencieusement sur la touche silence de l'appareil. C'était le numéro de l'homme qu'elle connaissait depuis la veille et qui faisait l'amour prodigieusement. Quelle chance, se dit-elle, d'avoir rencontré pareil spécimen, en même temps que l'été. Son cœur se voulait sec comme de la paille, Rose le voulait ainsi, parce qu'elle avait couru si loin, si profondément, si déraisonnablement derrière l'amour qu'elle s'était brûlée, croyait-elle, au plus haut degré. Mo devait être un diminutif, mais de quoi. Il fallait qu'elle pense à le lui demander. Et puis ça ne la regardait pas.

Elle avait voulu qu'ils ne se voient que les mardis. Ce jour-là sans raison. Un jour par semaine. Mo avait paru d'abord surpris mais elle avait été intraitable. C'était à prendre ou à laisser. Le premier mardi, il lui avait apporté des sushi. Ils avaient ris. A présent, le mardi, elle avait un amant. Un travail, un appartement, un amant. Que voulait-elle de plus ? Rose ne pu s'empêcher de sourire à ce qui ressemblait à une basse revanche. La possession d'un homme, ni plus ni moins. La possession d'une chose à faire l'amour, ni plus ni moins. Quand et où elle aurait décidé. Mo était parfait pour cela. La perspective d'utiliser cet homme pour son seul plaisir sexuel, continuait à trotter dans sa tête, comme un rêve interdit qui se construisait petit à petit dans son imagination, par une sorte de volupté, destinée à n'être qu'une rêverie, car Mo n'était pas une chose... Il est charmant, se dit-elle, comme pour se rassurer.

Mo, c'est le diminutif de quoi ? demanda-t-elle un jour. Qu'est-ce que tu crois ? Ça l'agaçait, sa façon de ne jamais répondre aux questions. Mohamed ? Maurice ? Il soutint que ce n'était pas un diminutif, et que Mo était son vrai nom. Rose n'arriva pas à le croire, mais elle n'insista pas. Elle lui trouvait alors des allures de petit garçon, suspectant ses paroles, avec un air suffisant. C'était sa façon à elle de faire l'intéressante. Souvent, pour couper court à ce désagréable manège, ils finissaient par s'embrasser, par se rouler l'un contre l'autre. Alors elle respirait, se défaisait, sans parole, sans plus de principes, ni de raison. En accord.

Le principe du mardi s'évanouit dès la troisième semaine. Rose n'avait vu en surface que la beauté de ses traits, mais ce qui l'avait attrapée plutôt, c'était l'odeur de sa peau, de son âme. Une odeur indéfinissable, qui lui rappelait pourtant quelque chose qu'elle portait en elle. Une sorte de creux, de nuisance qui la rongait...

Il soupire et je déteste ça, comme si le monde refoulait de l'eau sale. Rose se rappela les soupirs de sa mère, qui lui faisaient le même effet. Elle était étendue dans son lit et ne savait pas quoi faire. Mo venait de partir, en faisant l'enfant. Sur un coup de tête. Il l'avait laissée seule dans ses draps. Elle avait mordu, comme une hyène, il s'était vexé, c'est pour cela qu'il avait fui. Une vague d'angoisse la retourna. Lui avait-elle fait mal ? Rose aurait été incapable de répéter ces paroles soi-disant si mauvaises, si méchantes. Quelques semaines plus tôt, elle n'aurait pas eu un remord. Elle se serait endormie, avec un sentiment sec au cœur. Mais à présent, cet abandon soudain la fit se recroqueviller entièrement. Elle fut comme une enfant, comme un fœtus, désemparée.

Un dimanche, il l'avait appelée et elle n'avait pas su dire non. Elle s'était précipitée. Une odeur qu'elle assimilait à la mort flottait dans le bâtiment. Rose se sentait mal à l'aise avec ses grands tournesols à la main, dans les couloirs vides de l'hôpital. Elle ne connaissait cet endroit qu'en visiteuse, elle ne s'était jamais fait mettre au lit, au milieu de la journée, en chemise de nuit ouverte à l'arrière, blanche avec des bords vert pâle. Elle sourit à l'infirmière de l'étage, mais cette dernière resta impassible, lui ordonna d'attendre dix minutes avant d'entrer dans la chambre, puis disparu dans la loge réservée aux professionnels en blouses blanches. Rose s'assit sur une chaise, à côté d'une plante verte, dans un coin du couloir aménagé en salle d'attente. Elle vit la dame s'affairer encore dans l'entrebâillement de la porte restée ouverte, se disant qu'elle haïssait, au fond, les gens froids. Rose attendit, obéit, regardant par la fenêtre le ciel, le haut de quelques arbres et des nuages gris qui faisaient comme une chape de plomb sur la ville. Mo n'avait pas dit à Rose ce qui lui était arrivé. Il lui avait juste demandé de venir, sans plus de détails. Elle frissonna. Un vague sentiment de peur commença à lui serrer l'estomac. Elle accrocha son regard sur les fleurs trop voyantes qu'elle tenait serrée, sans bouger, entre ses genoux.

Il lui avait fallu du courage pour entrer dans la chambre. Mo était assis dans le lit, une main arrimée à la poignée qui pendait du haut de l'armature en métal. Il souriait. D'une

toute petite voix, il avait dit : j'ai un peu mal, il m'ont ouvert là. Regarde, tu veux voir ? Ils ont mis un pansement, là.

Rose se raidit et balbutia qu'elle préférerait ne pas voir, qu'elle se sentait mal à la vue de ces choses là. Mo semblait fier, les yeux fiévreux et brillants. On aurait dit qu'il s'amusait à la voir ainsi, blanche. Il lui raconta l'opération, bénigne, programmée. Il était content qu'elle soit là. Il n'avait qu'elle. Il lui demanda un verre d'eau. Puis il voulut qu'elle s'assoie près de lui. Elle s'exécuta, comme une automate, mais la vision de ce corps qui était son amant, réduit à l'état de chair souffrante, transpercée de tuyaux et de goutte-à-goutte lui donnait la nausée. Mo continuait de sourire, lui racontant encore ses souvenirs de l'opération. Il voulut l'embrasser. Elle recula alors vivement, se leva d'un bond, submergée



tout à coup par une colère noire, d'une force inouïe, que Rose n'avait encore jamais vécu de sa vie. Alors elle se mit à crier. Sur ce Mo, ridicule dans son lit, qui abusait d'elle, qui ne comprenait rien, qui était trop bête même pour comprendre. Les mots semblaient se faire sans elle dans sa bouche. Ils sortaient en rafale, avec une violence dont elle n'avait même jamais osé imaginer qu'elle pu exister. AH ÇA MAIS TU PEUX CREVER ! s'entendit-elle encore hurler. Rose fondit ensuite sur la porte, se précipita hors de la chambre du malade, parcouru le couloir verdasse à grandes enjambées, encore vibrante de haine, jusqu'à la porte de l'ascenseur. Elle ne voulait pas de ses blessures ! Il pouvait mourir, ça lui était bien égal !

Dans l'ascenseur, deux blouses blanches discutaient de choses que Rose n'entendit pas, préoccupée à reprendre ses esprits, le visage encore rouge et les tempes bouillonnantes. En elle la Morale s'était mise à trembler,

vacillant à présent sur son socle, se pliant en deux, se retrouvant à genoux, sur le sol, inerte, déboulonnée. Rose se sentit tout d'un coup infiniment seule et triste. Les blouses blanches s'étaient arrêtées de discuter, indifférentes, regardant leurs pieds. Dans le silence de l'ascenseur, Rose avait à présent la gorge en feu. Elle ressentait comme une confusion de mots qui se faisaient encore en elle, et qui auraient bien voulu sortir, des mots adressés à tout le monde, même à ces blouses blanches, de rage. *Moi aussi j'aurai voulu qu'on m'aime !* Mais elle ravala cette pensée, n'en comprenant pas la portée, la laissant en suspens dans son âme. Pour l'heure, elle aurait juste voulu pleurer.

Elle marcha jusqu'à l'arrêt de bus, en se concentrant sur le nœud dans sa gorge, qui était prêt d'exploser. Elle dû attendre avant de pouvoir se réfugier à l'arrière d'un véhicule, le plus loin possible des autres usagers. Dans le calme, elle réussit à dénouer la boule sans que ses yeux fassent office de dévidoir. Le serrement se défaisait gentiment, dans l'entier de son corps. Rose tâchait de respirer et s'accrochait à l'idée que le lendemain, elle allait reprendre le travail, ses factures, alors tout rentrerait dans l'ordre. Elle regarda à travers les vitres du bus, se vit en reflet, l'air grave. Je hais les hôpitaux, se dit-elle. Et puis qu'il aille au diable ce Mo. Elle décida de le tracer de ses pensées, de le rayer de son existence, définitivement.

Le soir, elle s'installa sur son balcon, à la clarté des étoiles. Elle eut envie de recommencer à fumer. Cela faisait trois semaines qu'elle avait tenu bon, quoique dès le début du sevrage, elle n'ait guère cru à sa détermination. Elle alla chercher le paquet soigneusement conservé dans un tiroir de sa cuisine. Assise dans son fauteuil, elle fuma en aspirant fortement, enchaîna les bouffées les unes à la suite des autres. Le goût était dégueulasse, mais elle savait que la cigarette suivante lui plairait de nouveau parfaitement. Elle y prenait une joie grandiose, elle était libre de faire ce qu'elle voulait après tout ! Elle rêvassa encore sur sa liberté, sur ce Mo, qu'elle méprisait, en réalité, autant que sa vie passée. Elle avait été longtemps moins qu'une chose... Elle était autre à présent et rien ni personne ne pouvait l'en empêcher. Elle s'alluma une deuxième cigarette, pour fêter ce qu'elle ressentait comme une victoire, mais fut prise d'une quinte de toux qui lui piqua les yeux, ce qui engendra deux grosses larmes qui lui coulèrent sur les joues. Voilà que je pleure ! se dit-elle joyeusement ●

Stephan Cory Hardy

Le tiroir à souvenirs

Cette fois, c'était sérieux.

Le docteur Richmond me regarda fixement et déclara à toute l'audience que la pathologie n'était pas physique, mais bien psychique. Et à moins d'une thérapie intense, il ne voyait aucune issue convenable aux troubles qui m'affligeaient et qui ne pouvaient que s'aggraver avec le temps. L'adolescence, conclut-il, recèlerait d'autant plus de dangers pour moi que le mystère pesait encore sur les origines exactes de mon affection.

– Mais je ne suis pas malade... fis-je avec bravoure. ... je suis artiste !

Or, dans mon for intérieur, je savais que cette déclaration ne m'offrirait qu'un répit provisoire. Il me fallait donc trouver au plus vite une solution permanente à ces problèmes de mémoire qui déclenchaient en moi une angoisse terrible lorsque, par exemple, je devais raconter devant la classe ce que j'avais fait pendant les vacances. Ma souffrance n'était aucunement liée au trac, ni à une difficulté quelconque à prononcer des mots ou à former des phrases. Tout simplement, depuis quelques mois j'avais du mal à conserver et à restituer des choses passées. C'était comme si ma mémoire s'était substituée par une espèce d'immense tiroir où des fragments de vécu s'entassaient en vrac.

Ce cafouillage n'était pas sans conséquence sur ma façon de raconter : le docteur Richmond disait que je confondais ou carrément omettais les noms, que j'inversais la séquence des événements et, comme si cela ne suffisait pas pour embrouiller mes auditeurs, que je m'ingéniais parfois à décrire un souvenir particulier – l'escalier chez nous, une teinte de rouge très précise ou bien le ronronnement du congélateur – au point d'occulter tout lien avec ce que ma maîtresse appelait le « sujet ».

– Quand tu t'adresses à tes camarades, Norman, m'avait expliqué M^{me} Loomis qui m'avait retenu un jour après l'école, tu dois décider de quoi tu vas parler. C'est un peu comme le titre d'une histoire. *Hansel et Gretel*, que nous avons lu ensemble, ce n'est pas l'histoire d'une jolie fille qui habite avec sept nains, n'est-ce pas ? C'est l'histoire de deux enfants abandonnés par leurs parents et qui s'appellent...

– ... Hansel et Gretel, lui avais-je répondu machinalement, baissant les yeux. Mais je parlais de mon père ! j'avais protesté, sachant très bien qu'elle faisait allusion au jour précédant lorsque le sujet qu'elle avait imposé était « mon héros ». Mes camarades, eux, avaient passé chacun à leur tour devant de la classe

pour dresser un portrait à l'identique de Superman ou de la princesse Diana.

– Tu as prononcé le nom d'une femme, avait-elle insisté, laissant échapper un soupir lourd d'exaspération. Elle s'appelait Norma. Par la suite, tu nous as parlé en long et en large du tapis dans l'escalier chez vous, en expliquant que les fibres étaient très denses et difficiles à détacher... Tu vois le problème, Norman ?

Je ne voyais pas le problème, seulement la consternation de ma maîtresse. Ces récits apparemment sans queue ni tête avaient pour seule justification mon besoin de les exprimer. Car une fois retirés du tiroir, les souvenirs les plus disparates s'imbriquaient les uns dans les autres et, comme dans un rêve, formaient d'eux-mêmes des enchaînements d'images, de personnages, et d'actions aussi étonnants qu'inédits.

Pourquoi M^{me} Loomis n'avait pas choisi de voir en moi un artiste, plutôt qu'un menteur ou un fabulateur ? Aurait-elle osé demander à Salvador Dali de bien s'en tenir à son « sujet » ? De se justifier d'avoir peint une montre qui, comme une feuille de salade au soleil, ramollissait sur le rebord d'une armoire et dont les chiffres s'envolaient dans les airs ?

Peu de temps après l'épisode de *Hansel et Gretel*, M^{me} Loomis m'avait convoqué à son bureau pour connaître la raison d'une série d'arrivées tardives. Comme le génie d'une lampe magique, la couleur rouge s'était alors hissée toute seule de mon tiroir à souvenirs pour lui répondre : c'était à cause du rouge à lèvres que Maman se mettait devant le miroir dans notre salle de bain, m'étais-je entendu dire, ce rouge à lèvres qui dégoulinait sur le lavabo puis sur le linoléum. Même la nuit, on voyait bien que c'était un rouge carmin, très à la mode à Hollywood à l'époque, et que cette teinte lui allait à merveille...

– ... à elle et à Norma, j'avais rajouté presque instinctivement. Pour éviter les chicanes.

Les yeux écarquillés de ma maîtresse avaient cligné alors deux fois et, sans prononcer un seul mot, elle m'avait renvoyé à ma place d'un signe de la main.

Convaincu d'avoir enfin réveillé sa sensibilité artistique, quelle ne fut ma surprise, une semaine plus tard, de me retrouver blotti au fond d'un grand fauteuil capitonné dans le bureau du directeur, au centre d'une discussion solennelle à laquelle participaient M^{me} Loomis, Norma, le directeur ainsi qu'un monsieur portant de grandes

lunettes, les cheveux blancs peignés en arrière. C'était le docteur Richmond, psychiatre et pédiatre venu exprès de Phoenix, qui, après s'être entretenu individuellement avec chaque adulte, m'avait interrogé pendant près d'une heure.

Tandis qu'ils débattaient à demi-voix de la rareté des vocations artistiques chez les enfants de mon âge, je brassais vigoureusement l'amas de vécu qui tapissait le fonds de mon tiroir à souvenirs, espérant récupérer de la matière brute inédite qui par magie mettrait fin, une fois pour toutes, à la zizanie que semait chacun de mes récits.

– Je suis d'accord avec vous Madame Bates, disait le docteur Richmond, votre fils a certainement une faculté d'imagination qui dépasse largement celle de ses camarades. Ce qui nous inquiète par contre, c'est qu'il lui soit impossible de raconter une histoire vraie, de dire les choses telles qu'elles sont ou – ont été – réellement...

Le directeur poursuivit, levant une main en ma direction. « En maths, il mélange l'ordre des chiffres, leur attribuant une valeur comme bon lui semble. En anglais, c'est lui qui décide quel sens donner aux mots... Cela va donner quoi lorsque, en septième année, il suivra son premier cours d'histoire ? La déclaration d'indépendance des Etats-Unis précède la guerre de succession... »

– ... Et la cause de la guerre de succession ne saura être une panne de congélateur », enchaîna le docteur Richmond, en élevant les sourcils et en me lançant un regard consterné. Il n'avait pas cru, pas plus que ma maîtresse et le directeur, l'explication que j'avais donnée de mon absence une matinée ensoleillée du mois de septembre, au tout début de cette première année de ma scolarité. Comme à son habitude, Norma avait nié toute connaissance de mes activités ce jour-là, leur disant que j'avais fugué en route à l'école, sans doute sous le choc de la disparition aussi soudaine que mystérieuse de mon père, duquel on était, encore à ce jour, toujours sans nouvelles.

Pendant quelques secondes, il n'y avait pour seul bruit dans la pièce que le tic-tac d'une très grande pendule dont les aiguilles paraissaient arrêtées, en attente. C'était à ce moment précis, alors que mes inquisiteurs braquèrent leurs yeux sur moi, que je conçus ma délivrance.

– Le congélateur n'était pas en panne, commencé-je d'une voix posée. Il fonctionnait parfaitement. En allant à l'école, je me suis rendu compte que j'avais oublié ma montre, celle que

Papa m'avait achetée pour la rentrée. J'ai rebrous-sé chemin à toute vitesse, jusqu'à la maison. A la cave, j'ai vu que la porte du congélateur ne fer-mait pas bien, donc pour éviter que les aliments se gaspillent, je me suis assis dessus. Maman n'aime pas qu'on gaspille la nourriture...

Je fis une pause pour jauger la réaction de mes interlocuteurs. Leur regard impitoyable s'était métamorphosé sous l'effet de mon récit, qui, comme une drogue ou de l'encense, sem-blait les remplir de sensations de bien-être et d'admiration devant le miracle qui s'était ac-compli sous leurs yeux. En tous les cas, leur état ne leur permettait pas de voir la transpiration sur mon visage qui aurait trahi les efforts her-culéens que je consentais pour échafauder cette histoire. Car ils ne se rendaient pas compte que désormais j'examinais chaque souvenir dans tous les sens, sélectionnant quelques-uns et les plaçant dans un ordre particulier selon ma volonté, les modifiant légèrement pour obtenir une surface lisse afin d'effacer toute trace de ces manipulations. Mais pourquoi étaient-ils si contents que j'aie appris à mentir ?

– C'est pour ça que je suis resté à la mai-

son jusqu'à ce que Maman rentre de ses courses et aie pu appeler le technicien, fis-je enfin.

J'entendis alors le docteur Richmond, le directeur et M^{me} Loomis nous donner congé en louant les progrès énormes que j'aurais accom-plis dans la résolution de ma névrose. Alors que nous quittions le bureau et entamions le long couloir vers la sortie de l'école, je me rendis compte que Norma avait disparu. Ainsi, c'était une autre femme qui m'embrassa tendrement avant de m'attacher dans le siège passager de la Chevrolet en me disant qu'elle était très fière de moi, qu'elle envisageait même m'acheter la machine à écrire que je rêvais de posséder. Je lui retournai un sourire complice et, tandis qu'elle démarra l'auto et qu'on se mit en route, je songeai avec tendresse à mon tiroir à souve-nirs qui, dompté, dressé, maîtrisé, me rendrait tant de services au cours des mois et années à venir.

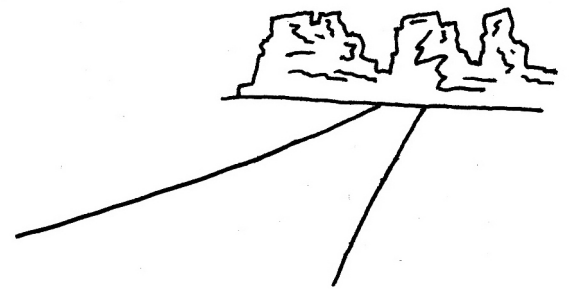
Il faisait très chaud dans l'habitable et, même si Maman avait baissé sa fenêtre, la cha-leur semblait s'intensifier, devenant suffocante. Soudain, un vertige me saisit et déclencha en moi l'impensable : les souvenirs que j'avais si

habilement colmatés ensemble se disloquaient tout doucement. Puis j'assistais impuissant alors qu'ils s'assemblaient de nouveau selon une chronologie impossible à inverser et avec des noms que je parvins ni à modifier, ni à omettre, pour former un autre récit, épouvan-table, qu'il fallait à tout prix taire.

Dans ce récit, je suis accroupi, invisible, à quelques pas de la chambre à coucher où ma montre m'attendait sur la table de chevet. Je déplace délicatement des paquets de viande, enveloppés dans du papier brun et recouverts de givre, pour coller mon oreille contre l'émail blanc du congélateur. Le ronronnement du compresseur emplît mon cerveau. J'aperçois Maman en train d'éponger avec frénésie les tâches de sang qui s'étendent du pied de l'esca-lier jusqu'au bord du congélateur-coffre dont la porte, bien que très lourde, reste obstinément entrouverte. Le congélateur vibre et tousse alors que j'écoute avec toutes mes forces pour déceler la voix de mon père qui avait eu tel-lement chaud et qui était si fatigué... qu'il s'y était allongé pour dormir ●

Maëlle Tappy

Il y a longtemps



Il y a longtemps. Quelque chose entre le rêve et le cauchemar.

Me poursuit depuis toujours, à travers l'enfance, au-delà des autres rêves et aujourd'hui encore, sa marque sourde, inex-plicable. Les détails ont disparu, mais persiste tenace, au creux du ventre, le silence d'une pièce vide. Blanche et vide.

Je m'y tiens, debout, seule et petite, immobile.

Une lumière blanche brouille l'espace, transperce mon front, coupante, obsédante. L'œil vacille cerclé d'éclats. Du blanc partout, implacable. Je tends ma main, effleure une paroi. Sous mes doigts, du feutre, rugueux, immaculé. Du feutre blanc sous mes doigts, sous mes pieds, entre les cils. Il recouvre le sol, grimpe contre les murs, étouffe le plafond. Du feutre blanc, partout. La pièce en est recouverte. Au dessus de ma tête, au fond de ma gorge, suffoque.

Pas un bruit, personne.

Mon souffle lourd. J'ai peur.

La panique au creux des mains tend doucement ma peau, remonte le long du bras. Je peux me voir avancer et je sais que je cherche, à tous prix, quelqu'un, une voix, une fissure. Mais d'autres pièces, identiques, vides et blanches s'ouvrent devant mes pas, se déploient sans fin, écho infernal. Je veux crier, appeler une présence humaine, un visage familier peut-être. Mais dans ma bouche, juste le sang qui bat.

Tout d'un coup, une ombre là-bas. Un mouvement, imperceptible, bruissement. Quelqu'un m'attend, enfin. Plus que quelques pas. Devant moi une pièce. Déjà je tends les bras, respire, cherche le corps protecteur, les mots rassurants.

Mais là, ni odeur, ni visage. Une pièce, seulement, encore, étroite et noire. De grands carreaux de faïence recouvrent ses hauts murs. Une pièce borgne couleur de suie.

Près du sol, sans me regarder, un chien noir, mange dans l'ombre ●

Daniel Vuataz

Le fiancé

Parce qu'il veut gagner du temps et éviter d'être trop trempé, le jeune homme décide de couper par le bois. La route, il le sait, avant de passer par son village, serpente par le vallon et fait de longs détours. La pluie trop fine lui ronge le cuir et le jeune homme choisit d'aller au plus simple. Cette partie de la forêt n'est pas très sauvage, mais lui ne l'a jamais traversée de nuit. Comme il est un peu éméché, le jeune homme ne s'inquiète pas de savoir si la zone est marécageuse ou si la direction est la bonne. Il choisit un endroit dans la pente du bord de la route, s'aide d'un prêle et se hisse à hauteur du plateau ou s'étend, bleue et vert-de-nuit, la forêt assommée par la pluie.

Le jeune homme avance sans regarder où il met les pieds. Il repense à la serveuse de l'établissement qu'il vient de quitter, rejoue à la scène qu'il lui a faite devant l'assistance et revoit l'indifférence mal feinte qu'elle lui a témoignée. Il se remémore le regard d'évidence que la fille lui a glissé lorsqu'il a quitté la pièce, son manteau sous le bras, et au milieu des bois aplatis par la pluie il sent son pantalon se tendre à hauteur de ses cuisses. Le jeune homme continue sa marche lente dans les berces qui lui caressent et lui griffent les joues, son esprit fixé sur les frottements du tissu et les yeux presque clos, imaginant les hanches lisses de la fille débarrassées de leur jupe. L'auberge dans sa tête est une case de lumière chaude et il marche en ligne droite sans éviter les trous, les racines et les pierres. Par moments il entend du gibier détalé, ou s'ébrouer un rat, distingue quelques mares noires qu'il évite au plus court. Quand il sent le terrain qui remonte une dernière fois, il sait qu'il est déjà à quelques jets de pives de sa route, et que plus loin, juste derrière les arbres, il y aura son village. Dans quelques instants, il le sait, le ciel très bas se découvrira, les premières maisons lanceront contre le bitume lui-même les lumières de leurs porches et le jeune homme n'aura plus qu'à marcher

jusqu'au clocher, puis bifurquer à droite, pour retrouver sa chambre. Mais pour le moment, il n'y pense pas, il n'en peut plus d'attendre. Au milieu de la dernière pente, le jeune homme s'arrête et s'adosse à un gros arbre foudroyé, son capuchon baissé sur son visage trempé de pluie et de sueur. Le bruit lourd de l'eau froide tombant du ciel sur les branches noires, sur les racines et sur les feuilles est un acouphène qui isole le jeune homme. Le voilà qui descend une main jusqu'à son pantalon, accroche l'autre au tronc nu, la paume contre l'écorce, et comme il sait qu'il n'y pas d'autre solution, le jeune homme s'isole et s'agite au milieu de la nuit.

Il ne remarque la fille, postée entre deux arbres noirs très nettement découpés, qu'au moment où elle se redresse. Un frisson le parcourt mais il ne bouge pas. Elle semble totalement nue mais ses cheveux recouvrent presque tout son corps. Elle n'a pas de visage, il ne voit pas ses traits, et pendant un instant, le jeune homme ne peut dire si elle s'éloigne de lui ou au contraire elle s'approche. La pluie martelante recouvre les autres bruits, les ombres les plus denses tombent du ciel en même temps que les flots et la fille, en moins de temps qu'il ne faut pour le croire, est à portée de main. Le jeune homme ne bouge pas, il ne sait pas depuis combien de temps la fille le suit et l'observe, son pantalon est baissé en plis sur ses chevilles et sa main droite ruisselle, figée dans le noir. Il ne saurait pas dire si elle vient du village, si elle le connaît ou même si elle est belle, mais dans sa tête il n'y a déjà plus qu'elle, il ne voit que ses formes ou plutôt les devine alors que la pluie redouble de force et de ténacité et que la fille s'arrête à hauteur de son visage. Elle est grande, elle se baisse, s'accroupit devant l'arbre où, foudroyé de désir et de peur, le jeune homme pan-tèle. La pluie sur les cheveux de la fille fait des reflets de rouille, de feu de forge, et le jeune homme rejette sa tête contre l'écorce où mille rivières se touchent et

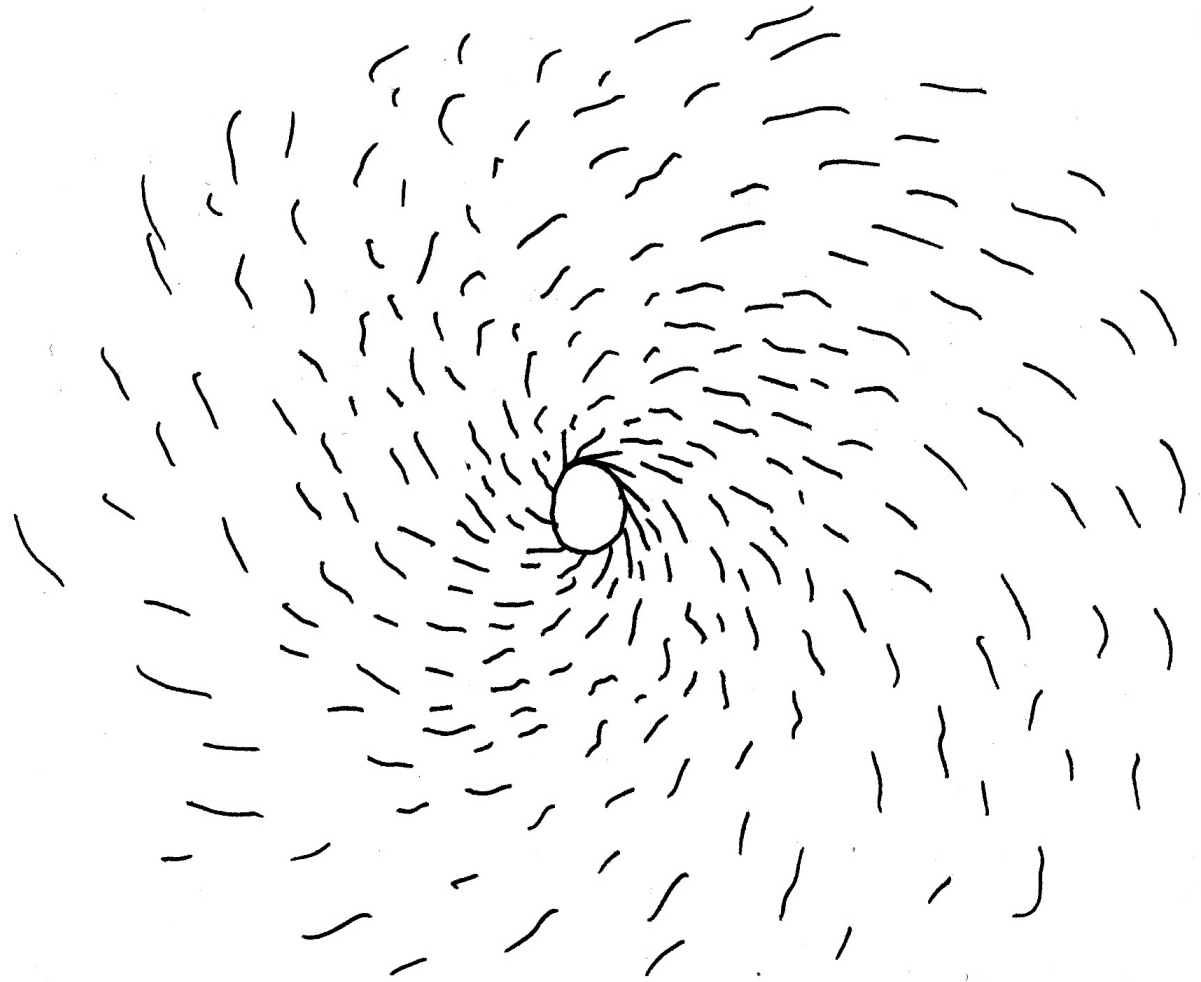
se grossissent. Le jeune homme sent la fille se redresser, se tourner puis bouger, lentement puis plus vite, puis lentement encore, son dos à elle plaqué contre son ventre à lui, pendant que les trombes tombent.

C'est seulement lorsque sonne un clocher éloigné que le jeune homme ouvre les yeux, pour se rendre compte qu'il est bel et bien seul dans la forêt trouée. Le temps est clair, mais le jeune homme ne parvient pas à dire si c'est à cause du jour, de la pluie qui s'est tue ou de ses yeux qu'il a enfin ouverts. La route, à sa droite, est visible entre les troncs luisants. Autour de lui les insectes nocturnes se sont remis à vivre dans l'air nettoyé, et le ciel est couvert d'étoiles au-dessus des sapins. Le jeune homme sent son cœur gonfler très lentement ses tempes. Prenant conscience de sa situation, il cherche à remonter son pantalon, mais la ceinture est déjà bouclée, et sa chemise boutonnée jusqu'en bas. Il repousse son capuchon sur sa nuque et fourrage dans les fougères jusqu'à la route sur laquelle il s'arrête. L'horizon, tout autour de lui, est dégagé. Les lumières du val jaunissent le bord du ciel. La lune est encore haute, c'est le milieu de la nuit, et l'orage est passé. Le jeune homme soupire et reprend la direction de son village. Un oiseau crie, très près, et c'est quand le jeune homme cherche à enlever son manteau détrempé qui lui colle à la peau qu'il remarque, enfin, la petite corde rousse tressée autour de son annulaire gauche. A l'odeur, il sait que ce sont des cheveux. Le jeune homme a un mouvement de panique et sent les poils de sa nuque se dresser légèrement. Soudainement conscient de la présence qui progresse, tout près de lui mais hors de sa vision, derrière les premiers arbres, toujours à sa hauteur, le jeune homme ferme les poings et tente de se contenir.

Désormais, il le sait, et les larmes lui viennent, rien ne sera plus comme avant ●

Maëlle Tappy

Jésus est Amour



Un long couloir, le linoléum brillant, quelques fleurs en carton.

Contre le mur, un château de Bavière, un tournesol dans son cadre jaune, un puzzle plastifié. Odeur douceâtre de savon, d'urine et de désinfectant.

Déjà l'envie de fuir, à reculons, sans un mot. Fermer les yeux.

De loin, elle sait que j'approche. Mon pas qui résonne. Sa lourde tête pend sur une poitrine grasse. Un col en crochet blanc, une robe de gros coton. Elle m'interpelle, agrippe mon bras. Ses doigts entre mes doigts. Ses yeux me cherchent, son cou tendu : « Jésus est Amour. Dites : "J'aime Jésus". Dites-le. Dites "j'aime Jésus". »

La repousser contre le mur, crier pour respirer, fuir encore, loin et libre. Oublier.

Jésus est Amour Jésus est Amour Jésus est Amour

Continuer encore, sans reprendre mon souffle. Une porte entre-ouverte au bout du couloir.

Là dans le silence, un rideau beige tendu entre deux lits. Quelques cintres, des ombres sur le sol. Face à la fenêtre, dans la lumière du matin, un corps menu, un corps d'enfant, fragile, léger. Quelqu'un l'a installé là, dans une chaise inclinée. Une épaule qui se découpe, à peine. Dehors le soleil effleure les troncs, après l'hiver.

Face à la fenêtre, petite silhouette noire, immobile.

Je cherche un visage, un regard, je me penche. Mais les yeux sont deux cavités sombres. La peau tannée, tendue sur un crâne presque chauve.

Un peu d'air sous les rideaux. Dans l'allée un jardinier accroupi.

D'un coup entre ses dents serrées, face à la fenêtre où les arbres s'étirent, un sursaut, une plainte. Sourde, animale. Peut-être un sanglot qui surgit, se perd, un reste de révolte qui fait battre le sang. A peine un frémissement entre les lèvres brunes. Des restes de souvenirs s'entrechoquent, des éclats de voix et des peines rentrées. Peut-être le Liban de l'enfance lointaine, un amour oublié. Le balbutiement de la vie qui s'en va.

Jésus est Amour Jésus est Amour

Déjà la chambre est redevenue silencieuse. Loin là-bas une porte qui claque.

Une main veinée, sur ses genoux. Sur la couverture ses doigts tordus épousent la courbe de la jambe. De longs ongles, rouges et vifs, impeccables. La lumière glisse sur le verni. Une pierre sertie, un anneau d'or.

Dans cette main, l'orgueil d'une femme, un reste d'insolence, de fierté intacte ●

Clémence Duhem

Détours

On fait sa bêtise, ou on ne la fait pas, mais ça ne dépend vraiment pas de grand chose. On s'est demandé ce qui lui passait par la tête.

L'ennui, la vacuité, la lassitude, les séries de physique, les cours d'analyse à recopier au tableau, l'adolescence et ses crises – tardives – la tristesse, la fadeur et l'emprisonnement.

C'était la même chose pour nous. Mais on courbait l'échine, on se contentait de nos petits plaisirs, on ne faisait pas de vagues. Elle oui. Fallait qu'on la remarque. Elle lançait dans les couloirs des avions en papiers gigantesques, qu'elle pliait dans les affiches placardées aux murs, et elle parlait trop fort. Sinon, elle hibernait. Ça durait un jour ou deux, parfois trois. Elle était là mais on ne l'entendait pas. C'était en fait assez reposant.

A la gare.

– Bonjour monsieur. Je voudrais un aller simple Le Locle-Besançon, et si vous vouliez bien m'imprimer un itinéraire, depuis Lausanne...

Elle est dans son trip jeune-fille bien élevée d'une autre époque.

– Tu sais que tu peux prendre le TGV directement ?

Oui, mais non.

Le stratus qui couvrait Lausanne depuis des semaines (trente-trois ou trente-quatre jours selon la radio) se délitait un petit peu, enfin.

Elle se souviendra de cette année-là et de son stratus. Elle se souviendra d'une ville protégée par un voile épais qui ne se déchire pas. Elle se souviendra toujours de cette chape épaisse et pesante, chaque jour un peu plus lourde, qui l'accablait d'avantage chaque jour de ce long automne gris.

Tout au bout du quai désert, tout au bout pour profiter de quelques rayons jaune pâle qui traversent péniblement les nuages en dissolution, elle s'assied sur le béton. Le sol est glacial, mais il faut bien avancer la série d'algèbre linéaire.

L'avantage des maths, c'est que ça évite de penser.

Quelques minutes plus tard, le train pour Neuchâtel arrive. Elle rassemble ses affaires et monte dans un wagon de seconde classe. Le train est étonnement plein pour un début d'après-midi. Elle jette sur les occupants un regard méprisant mâtiné de défi. Beaucoup de vieux. Elle s'invente une liberté que les retraités ne peuvent pas plus imaginer que connaître. C'est de la bravade pour se donner le courage. Elle fanfaronne toute seule, mais elle a hésité à monter dans le train, une seconde de doute *Mais qu'est-ce je fous là, dans quel état j'erre ?* etc.

Le soir, quand on rentrait, elle marchait toujours sur la petite bordure étroite qui sépare la pelouse du trottoir, les bras tendus, le regard droit et lointain, oscillant façon funambule. Elle était sur un fil. C'était ce qu'elle me disait tous les jours après les cours, et le samedi en sortant de la bibliothèque. *Je suis sur un fil, entre deux mondes, entre deux vies, entre deux réalités, tu sais ?* Il fallait traverser la route sur le passage pour piétons, non pas en diagonale pour gagner du temps, sinon elle arrivait trop tard sur la petite bordure. Elle ne devait pas rater son coup, il fallait qu'elle arrive le plus près possible de l'arrêt du métro sans trébucher, sans mettre un pied sur le trottoir, sinon tout était raté.

La rame progresse vers Neuchâtel ; un instant seulement l'ICN roulera sous un ciel libéré, mais replongera, à peine la gare d'Yverdon dépassée, non plus sous, mais dans le brouillard. Elle sort son pc où elle note ses états d'âme. La certitude ultime de se comporter comme une imbécile, l'ivresse de sa semi-fugue. Elle sait qu'elle peut essayer aussi longtemps qu'elle voudra, il ne l'aimera jamais.

La fille assise en face d'elle est suisse-allemande. Elle n'a pas besoin de parler, ça se voit immédiatement, elle le sait. Les suisses-allemandes se ressemblent étonnement toutes, et on les repère en vingt secondes, pour peu qu'on ait l'œil.

En arrivant à Neuchâtel, le brouillard est si dense qu'elle ne peut pas apercevoir la collégiale. Elle laisse tomber ses gants. La suisse-allemande les lui ramasse : « Mademoiselle ! Vos gants. »

Elle n'est pas suisse-allemande.

C'est ça qui est étonnant, c'est cette façon aléatoire qu'ont les gens de te dire tu, de vous dire vous, de demander une carte d'identité ou pas. Un âge différent à chaque rencontre, comme un déguisement aléatoire qu'on ne choisit pas. Ce qui l'étonne, c'est de faire la même chose. Elle a renoncé à dater les gens mais toutefois pas à les étiqueter.

Elle n'est jamais allée à Neuchâtel. Elle n'en verra que le passage sous voies de la gare. Elle grimpe dans le train régional pour La Chaux-de-Fonds et Le Locle, où, toute contenance perdue, elle s'affale. Elle n'est jamais allée là-bas non plus.

J'ai cru comprendre, quand elle m'en a parlé avant son départ, que cette escapade n'était rien d'autre qu'une quête de chaleur. Elle s'est pourtant aventurée là-haut où le gel s'était déjà installé. Avant que le train n'atteigne le point de rebroussement de Chambrelieu, le lac et la ville étaient retombés dans la brume. Elle ne pouvait plus les imaginer.

Soudain, à la sortie d'un tunnel, elle fut surprise par la neige. Si blanche, si nette, si pure. Elle s'est étonnée d'avoir en tête des images si banales. Elle trouvait autre chose à cette expédition. Le voyage devenait plus que son but car elle avait vu la neige. Elle avait vu la neige et le soleil, et tant mieux, car elle voulait fuir aussi l'obscurité. Ça l'a rendue euphorique un instant. Elle ne faisait pas ça pour rien. C'était beau, juste beau parce que ça devait l'être, et que ça n'attendait que son passage pour le révéler. Elle exagérait sans doute, mais c'était si beau que sa lui faisait mal.

A la gare démesurée de La Chaux-de-Fonds, le train est resté arrêté longtemps. Tellement longtemps qu'elle est descendue s'assurer qu'il allait continuer sa course. Le

panneau d'affichage était vierge. Elle demande à un homme dans le train, il continue jusqu'au Locle ? Oui, mais vous pouvez venir vous asseoir ici à côté si vous voulez.

Offre rejetée. La proposition est bien étrange ! Est-ce qu'elle a l'air, comme ça, d'une fille qui s'assied à côté de n'importe qui ? Est-ce qu'il le voit, comme ça, sur son visage, où est-ce qu'elle va et ce qu'elle va y faire ?

Finalement le train redémarre. Encore quelques minutes et il arrivera au Locle. Ici, elle a l'impression d'être retournée des années en arrière. Le train pour la France ne partira pas avant une demi-heure ; elle ne le voit indiqué nulle part. Elle cherche un chef de gare, ce qui doit encore exister ici. Elle apprend que le train partira du bout de la voie trois. Curieuse de voir à quoi peut bien ressembler la ville connue comme la pire de Suisse, elle va s'asseoir sur les marches du porche de la gare.

Les marches sont inondées de soleil. On penserait déjà à l'été, mais qu'on ne s'y trompe : si le soleil commémore l'été, le sol de pierre glacé se charge de rappeler qu'on

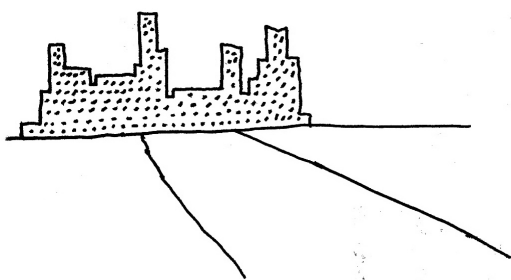
n'échappera pas au froid. Elle se souvient être partie à la recherche de la lumière et de la chaleur surtout. Alors elle lézarde un instant, se recharge.

Le vent s'est levé. Elle rabat la capuche de son manteau noir sur sa tête, et arbore son air de prophète à deux balles – je l'appelle Obi-Wan quand ça lui prend. Ça ne marche qu'avec le manteau et la capuche. *Le monde est en pleine dérive* elle pourrait vous dire, avec le ton qui va bien.

Mais elle se lasse vite des rôles qu'elle joue et décide d'en adopter un nouveau. Tout en allant se poster au bout du quai 3, elle devient orpheline, une digne petite orpheline de quinze ans qui quitte, là, en ce crépuscule d'automne 1904, tout ce qu'elle connaît pour s'engager comme bonne à l'étranger. Son petit paquetage à ses pieds, elle se tient bien droite, se défait de ce qu'il y a d'insolent dans l'air prophète, et arbore une calme résignation. 1904. Orpheline. Tout, plutôt que de laisser imaginer qu'elle est une gamine fugueuse. Elle a dix-neuf ans. Elle a le droit de faire exactement ce qu'elle veut. Et même des conneries. Sur le quai, il n'y a qu'elle et un jeune couple muni d'une montagne de valises.

Enfin le train arrive. Un étrange véhicule qui ressemble à une capsule spatiale dans un jeu pc qu'elle avait reçu pour ses dix ans *Little Big Adventure*. Des fois, tout correspond avec une justesse inouïe. Elle pose son barda et elle pense. Il lui reste encore une heure et demie de trajet, elle a quitté la pension il y a des heures, et ces heures ressemblent à des jours. Tout ça pour quoi ? Pour rien. De l'insignifiant, de l'inutile. Pourtant elle sourit, elle lâche prise. Elle ne va pas faire demi tour ? Elle regarde par la vitre de l'autorail, un monde un peu perdu, le soleil qui se couche sur le col, la frontière quelque part, la caillasse et la neige, la lumière rasante. Elle se sent fière d'avoir le courage. C'est sa première grosse désobéissance. Pour toutes les fois où elle a voulu s'en aller. Pour ces années qu'elle a l'impression d'avoir perdues, déjà, si tôt.

A son retour le lendemain soir – par Belfort, Mulhouse et Bâle – elle m'a parlé des étincelles que fait le métro le matin, quand il redémarre, quand la caténaire frotte les lignes de contact. Elle m'a dit qu'elle aimait les trains et les villages abandonnés. Elle ne m'a pas parlé de lui ●



Elliot Vaucher

Agavé

Warschauerstrasse, onze heures. Les kebabs déversent leur odeur épicée sur une rue désolée, où traînent quelques bouteilles de Paulaner, vite ramassées par des clochards en manque de consignes, quelques trams jaunes et blancs qui transportent leur lot de quidams en quête de musique électronique, d'underground, de Berlin. L'auberge de jeunesse Odyssee accueille ce soir un groupe de cinq femmes. Elles entrent dans le hall. A la table principale une poignée d'hommes, bière à la main. Ils observent l'arrivée du groupe, ricanelements, gloussements, frustration à la clé. Elles ont d'autres plans.

A peine arrivées dans leur chambre, on les sent habitées d'une ferveur difficile à décrire : serait-ce l'appel de l'inconnu, la découverte de la capitale allemande ? Elles se préparent. Il est maintenant onze heures et demi, et leurs corps sont nus, dans cette chambre aux rideaux fermés, que j'observe depuis la lucarne de mon rêve. Elles sont nues et parfumées, leur odeur emplit le dortoir, leurs voix résonnent comme le cristal d'un autre temps. Leurs

habits sont préparés minutieusement, à croire qu'elles se préparent à quelque liturgie inavouée. Un soutien-gorge orange à dentelle, un autre bleu mat. Leurs poitrines sont fermes, jeunes, provocantes. Leurs jambes sont douces. Il faut imaginer le bruit d'une culotte qui glisse le long d'une cuisse, la souplesse d'une fesse soudain capturée dans un tissu élastique. Les robes tombent sur les épaules, les coiffures s'élaborent devant la glace. Un instant, on croirait voir des déesses.

La rue est sombre, il est minuit. En sortant de l'auberge, elles n'ont pas jeté un seul regard aux quelques hommes désormais ivres, qui ne riaient même plus, niaisement, mais semblaient atterrés devant un exemple si probant de douceur inatteignable. Au moins connaissaient-ils leurs limites. La rue est sombre, il est minuit. De l'autre côté du trottoir, en face de l'arrêt de tram où elles attendent, traîne un vieux punk alcoolique, bardé de chiens, qui les observe pieusement, comprenant la violence qui se trame, la chaleur ma-

niaque qui inonde le banc sur lequel elles sont désormais assises. Les chiens sont aux aguets, ils savent. Mais nous sommes encore ignorants, alors poursuivons-les.

C'est vers le Club Maria qu'elles se dirigent. A l'intérieur, elles découvrent une foule de mânes dansantes, de fantômes qui tremoussent leur cadavres sur une musique lancinante. Les spotlights sont rares, la lumière faible, la folie sagement représentée. Le sol est poisseux, quelqu'un vient de vomir à l'endroit où elles allongent maintenant leurs jambes blanches. C'est parfait, elles ne pourront que mieux se livrer à leur délire. L'atmosphère est lourde, la sueur sourd sur les fronts aux yeux fermés, aux regards vides comme les sachets transparents qui traînent sur le sol. Quelques mains rougeoient d'une cigarette, ou d'un joint. Quelques visages s'éclairent d'une braise aspirée dans la nuit sombre. La lumière est faible, les spotlights sont rares, la folie gagne les esprits.

Lorsque le martèlement rythmique a gagné leurs ventres purs, et que la mélodie lancinante, répétitive, électronique, a définitivement enfiévré leur exil, tournant dans leur têtes comme leur têtes tournent au son de la mélodie, elles se dirigent sur la piste de danse, les jambes tremblantes, les cuisses brûlantes, les têtes tournantes, les seins durs, les mains moites, les jambes chaudes. Les cuisses brûlantes d'être ouvertes, le dos cambré, le bassin s'avançant lentement, puis reculant à la même cadence. Et la cadence s'accélère. Elles parcourent leur corps de leurs mains appuyées, caressent leurs seins, traversent leurs cheveux odorants, agitent leurs fesses, lancent leurs bras, secouent la tête. Elles appartiennent désormais à la musique, elles se donnent à l'extase. Leurs jambes sont mouillées, leurs robes remontées jusqu'au milieu des cuisses, pliées. Elles bondissent sur place, levant la jambe, écrasant le sol du pied qui retombe. Leurs nuques se plient, leurs têtes se jettent violemment en arrière. Elles sont belles, maniaques, on entendrait presque leurs murmures quand elles respirent, leur souffle est intense, puissant, profond. Il traverse la salle, électrise l'ambiance. Elles sont électriques. Elles tournent, sautent, soufflent, cassent leur nuque, martèlent le sol, griffent leur corps, cambrent le dos, agitent leur croupes.

Un homme est assis au bar, profondément ivre. Un homme respectable. Un homme de sagesse pratique, mais au regard terriblement borné. Il soliloque, puis trouve un camarade à qui parler. L'autre est beau, d'une beauté presque féminine, troublante, sensible. Il esquisse un sourire en voyant son interlocuteur essayer de prononcer quelque chose.

– Regarde-moi ces salopes ! Elles veulent de la bite. Elles veulent se faire défoncer. Regarde-ça ces putes, comme elles mouillent de la chatte. Salopes ! Je les prendrai bien une par une, leur casser le cul dans les chiottes du bar.

L'autre sourit, il connaît ces femmes. Nullement gêné par le discours, il lui répond :

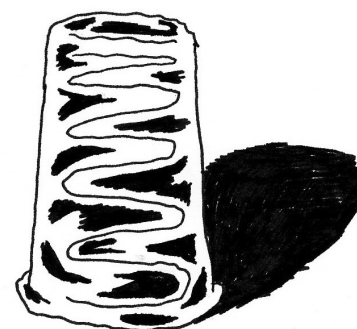
– Si tu le souhaites, suis-moi, je sais qu'elles iront bientôt danser ailleurs, elles connaissent un ami qui habite Alexanderplatz, elles terminent souvent la soirée là-bas. Suis-moi, je t'y invite. Sois discret.

– J'peux pas refuser, je suis sûr qu'elles y vont uniquement pour se lécher la chatte, quelles grosses salopes.

Il est quatre heures du matin, les rues d'Alexanderplatz sont désertes, quelques taxis, quelques fils-à-papa ivres qui sortent du Weekend club, affublés d'un polo reluisant, de mocassins Todd's, à croire qu'ils reviennent de l'église. Les femmes se dirigent vers l'entrée d'un immeuble mal éclairé, elles semblent en proie à la folie, leurs jambes tremblent toujours. Leurs robes sont désormais fendues à certains endroits, leurs collants déchirés. Elles respirent très profondément. Si on les approchait, on pourrait sentir l'odeur salée de leurs corps chauds, moites, transpirants, ce goût inoubliable de plaisir qui colle encore aux doigts, le lendemain. Les deux hommes les suivent, à l'écart, discrètement. Le plus rustre des deux perd petit à petit la tête, il voit défiler devant ses yeux des orgies terribles, des copulations insensées, des sodomies à n'en plus finir, son vit brûle, son esprit n'y voit plus clair.

Lorsqu'ils pénètrent dans le hall de l'immeuble, c'est à peine s'il voit les pans de murs qui se détachent, le papier-peint pourri qui tombe en lambeaux des façades, le chat noir ébouriffé qui lave quelques ossements suspects de sa langue râpeuse, dans un coin de la cage d'escalier. L'air pue, l'ambiance est lourde, collante, malsaine. Les quelques néons restant clignotent. Au plafond des fissures d'où la suie tombe en sursauts rythmés. Quelque chose frappe à l'étage, quelque chose frappe le sol, saute, quelque chose tombe lourdement, de manière syncopée, sur le plafond qui les surplombe. Quelques chose de lourd, quelque chose qui pèse, quelque chose de terrible. Ils montent l'escalier. Les femmes sont déjà dedans. Lorsqu'il pousse la porte, il est seul, son compagnon calme, lucide, presque divin, s'en est allé. Il a disparu. Mais celui qui reste est déterminé à aller au bout de son périple. Lorsqu'il pousse la porte, il est seul. A l'intérieur il voit les femmes. Elles sont cinq, attroupées autour d'une silhouette couchée, qui semble un animal mort. Son sang se répand sur une moquette atrocement vieillie, au motif floraux qu'on retrouve sur les chemises des bourgeois. Un couteau reluit dans la main d'une officiante. Mais il est trop tard, la porte est fermée. Lorsque les têtes se tournent vers lui, elles sont échevelées, les yeux reluisants, révulsés, blancs, brillants, possédés par quelque puissance incontrôlable. D'un bond, elles sautent sur l'homme et déchirent ses vêtements. Il s'est presque évanoui, mais il a encore le temps de comprendre qu'on lui arrache la tête. Il meurt dans un bain de sang, dans lequel elles trempent leurs cuisses ruisselantes d'excitation, leurs fesses enflammées, dans lequel elles se font jouir dans un spasme délirant, avant de tomber à terre, en des convulsions épileptiques ●

E. V.



Elle est debout. Il fait jour mais un papillon de nuit vient se poser entre ses deux seins. Il s'incruste dans sa peau. Elle gratte un peu la croûte qui vient de se former, avec son ongle. Une pousse verte apparaît, puis grandit, grandit, très vite, en direction du ciel, devient une tige de plus en plus épaisse, qui manque de la déséquilibrer. A mesure qu'elle pousse, des feuilles se déroulent, s'épanouissent, de part et d'autre... Puis la tige fait un arc vers le sol, se détache de sa poitrine, devient un serpent vert, qui s'enfuit, ondule, et disparaît sous terre.

Très profondément, sous l'eau aux reflets verts, des bébés morts, par dizaines, entourés de bulles d'air, en colonnes verticales, jusqu'à la surface...

Après cette vision en apnée, des années plus tard, une nuit, elle accoucha d'une souris. Me voilà mère, s'était-elle dit.

Nadejda Magnenat

Alexandre Coppey

Une femme comme les autres

Quand elle sortit ce matin-là peu avant midi, il faisait grand beau, une de ces journées chaudes et ensoleillées. Un homme sur un vélo allait tourner à gauche, mais s'arrêta pour laisser passer une femme qui traversait un passage piéton. Elle était ni grande, ni petite, ni belle, ni laide, ni fine, ni grosse. Ce genre de personne qu'un homme habitué au plus haut de gamme ne remarque guère. Il attendait qu'elle traverse. Elle portait une paire de jeans, des baskets et une sorte de robe par-dessus. Elle devait avoir bien chaud.

Elle continuait sa route.

En face, une jeune adolescente, habillée d'une manière à se faire remarquer, la croisa.

Quelle est moche. J'espère que je ne serai jamais comme ça. Quel style immonde. L'ado trouvait son habillement particulièrement démodé. Porter une robe sur un jeans,

voilà quelque chose qui ne se fait plus. Et des baskets ? Mais ne connaît-elle pas les talons ou les ballerines ? Elle n'a vraiment aucune idée. Et sa coupe ? Des cheveux longs frisés ! Lorsqu'elles furent à la même hauteur, la jeune poussa un gloussement. Notre dame restait stoïque.

Elle continuait sa route.

Soudain, une camionnette s'arrêta à un feu au bord du trottoir. L'homme d'une cinquantaine d'années qui était à la place du passager remarqua la femme.

Il la trouvait parfaite. Elle devait avoir une trentaine d'années, l'apogée de la beauté. C'est à ce moment-là où la fille devient femme, où elle conserve les attributs de la jeunesse mais croisée à la détermination et l'assurance d'une femme fatale. Ses formes étaient lascives dans son petit jeans. Sa robe en tissu légèrement décolletée laissait entrevoir tout ce qu'il fallait entrevoir. Sexy sans être provocante. Son léger bronzage lui donnait de l'éclat et de la vitalité. Oui, cette femme était pleine de vie. Son léger ventre ne le dérangeait guère. Le feu passa au vert. La camionnette démarra.

Elle stoppa son parcours à l'arrêt de bus.

Le bus arriva.

La porte s'ouvrit, le chauffeur salua.

Tiens. Elle avait pris un peu de poids. Elle portait des bijoux. Un bracelet en or au poignet droit et un collier avec de nombreuses perles. Son visage paraissait tendu.

Elle transpirait un peu plus que d'ordinaire. Je ne suis pas le seul à avoir des problèmes. C'était une habituée. Elle alla se mettre en plein milieu du bus.

Le transport public, à chaque arrêt, se remplissait un peu plus. C'étaient les heures de pointe. Les gens rentraient chez eux manger pendant la pause de midi.

Arrivé au milieu d'une rue fréquentée, alors que le bus était bondé, elle se dit, c'est le moment.

Un policier était à table avec son équipier, arrêtés à une terrasse faire une pause pour manger un sandwich. Quand soudain, un bruit assourdissant d'explosion retentit, les vitres se brisèrent. L'onde de choc contracta les thorax et le souffle fit tomber certaines personnes attablées. Une odeur de poudre piquait le nez et les yeux, tandis que de la poussière était venue se coller aux visages. Ils étaient un peu sonnés mais apparemment il n'y avait aucun blessé autour d'eux. Ils savaient ce que c'était et les autres personnes aussi. Ils attendaient l'appel radio. Une fois l'endroit donné, les deux policiers de Tel Aviv se hâtèrent jusqu'au lieu de l'explosion. Ce n'était pas la première fois, mais un bus calciné et une rue jonchée de cadavres étaient toujours un spectacle terrifiant. Un des deux remarqua une main gisant sur le sol avec bracelet en or. Mais bientôt, en hommes expérimentés, ils se ruèrent sur les blessés, ou ce qu'il en restait ●

Nadejda Magnenat

Janvier 1978

ELLE : – La morgue... Tu vois, c'est triste. Ce souvenir-ci surgit toujours en premier, comme s'il avait le don de tout aimer sur son passage... J'avais cinq ans et demi. J'y ai vu mon frère mort, au milieu des roses coupées. On m'a porté, pour mieux voir... Moi-même, je ne me serais pas tant inquiétée ; à cinq ans, j'en n'avais pas grand chose à faire des morts... J'étais bien plus sensible aux vivants... Et les vivants semblaient si désespérés...

LUI : – C'est ce qui te faisait de la peine ?

ELLE : – Evidemment ! Depuis ce jour, la tristesse du dehors, je me suis appliquée à la panser. Toute la tristesse du monde ! Voilà pourquoi je dansais, je riais... Je croyais que j'étais sur terre pour consoler... Que veux-tu que je te dise, tu m'ennuies avec tes questions.

LUI : – C'est toi qui m'a fait venir. Je peux m'en aller...

ELLE : – T'en va pas... C'est juste parce que j'ai peur de tout dégueulasser, avec ce bout de souvenir, brandis comme ça, comme une médaille, aveuglante, désespérante... Reste, s'il te plaît. Je te trouve sympathique, et puis je me sens moins seule... Comment t'appelles-tu ?

LUI : – Raphaël.

ELLE : – Oh toi ? C'est marrant, j'ai pensé à toi, pas plus tard que tout à l'heure, mais très vite, sans y penser vraiment... Alors tu es resté ? Sans me dire que c'était toi, ici, à me donner la réplique ? C'est extraordinaire ! Mon petit Raphaël ! Tu me raccompagnais à pied jusque chez moi, après l'école... Tu étais si petit, le plus petit de la classe. Tu avais une veste en simili cuir, brune orangée, les cheveux blonds, avec des boucles, comme un ange. Et je trouvais que tu dessinais vraiment très mal. Tu n'appuyais pas assez sur le crayon. Ça faisait des lignes toutes fluettes, presque invisibles. Et tu ne choisisais que des couleurs ternes, sombres... Ils étaient moches tes dessins...

LUI : – Merci. Ça valait bien le coup de rester.

ELLE : – Oh ! Je n'ai pas voulu te faire de peine ! Ne pleures pas ! Tu te souviens, lorsqu'on s'appuyait contre la barrière en bois qui prolongeait le mur de ma maison ? C'était l'endroit où tu retournais chez

toi. Nous nous arrêtions un moment, là. Nous avions une vue plongeante, à cause de la pente, sur le monde. Le talus, quelques arbres, et puis plus loin la ville, et l'autoroute, qui faisait une barre horizontale, infinie, et puis le ciel... Je crois qu'on ne parlait pas. On n'avait pas besoin de parler... Tu me raccompagnais parce que tu n'avais pas envie de rentrer chez toi, n'est-ce pas ?

LUI : – Peut-être. Mais aussi parce que je t'aimais bien. Je t'avais offert une petite voiture pour tes six ans...

ELLE : – Je me souviens, elle était toute rouillée, elle avait perdu sa couleur, sa couleur d'origine. J'avais ressenti quelque chose comme un sentiment de pitié et d'amour, mélangé... C'était ta voiture préférée, n'est-ce pas ?

LUI : – Je l'aimais bien. J'en avais d'autres, aussi...

ELLE : – Tu habitais au-dessus du restaurant où ton père cuisinait des plats du jour. Ta chambre donnait sur une arrière-cour, pleine de machines agricoles, qui ne servaient plus. Les papiers peints se décollaient, près de ton lit. Et puis il y avait du désordre, de la crasse... Personne ne s'occupait de toi...

LUI : – Toi, tu avais un frère mort...

ELLE : – Mais on ne parlait pas de ces choses-là. Près de la barrière, lorsque tu t'en allais, j'attendais que tu te retournes, avant le virage, et on se faisait un signe de la main. On se disait, à demain, à demain.

LUI : – Nous étions amoureux, tu ne crois pas ?

ELLE : – On regardait le vague, autour, on s'observait en silence, en coin, avec de la pitié, de l'amour, ces deux choses mélangées...

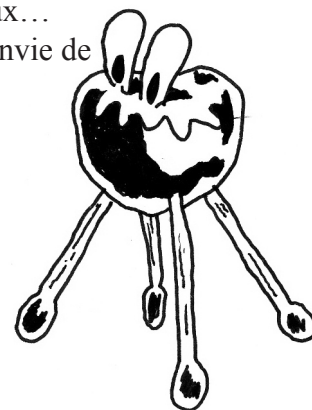
LUI : – On pourrait s'embrasser, à présent qu'on est grand ?

ELLE : – Tu mélanges tout... Viens. J'ai une meilleure idée. On serait sur un pommier, tu veux bien ? En équilibre dans les branches, nos pieds nus, calés par le tronc noueux, au milieu des feuilles, des fleurs. Et il y aurait des pommes, et des oiseaux...

LUI : – Et puis on serait bien, on aurait envie de rire... !

ELLE : – On serait caché, à l'abri...

LUI : – On se la coulerait douce... ●



Daniel Vuataz

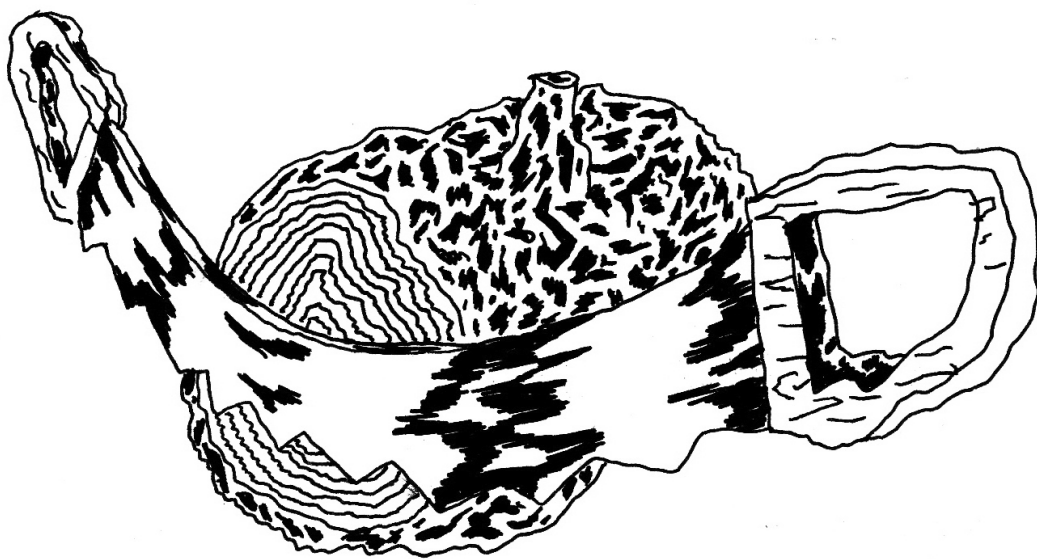
Ecrire, brûler, poser ses mains sur les carreaux

(canon pour trois souvenirs)

J'avais entendu parler de la dédicace au tout dernier moment. J'étais en neuvième année, au collège, c'est-à-dire la dernière avant la fin. C'était l'heure du souper et nous étions à la cuisine. Je crois que j'avais vu l'affichette en passant devant la librairie. Nous étions dans la ville depuis le début de la semaine. A cette époque on ne s'entendait pas très bien lui et moi. J'avais été engagé pour des remplacements de musique et j'avais surpris sa tête sur du papier glacé. Je crois que c'était un jeudi, vers la fin de l'après-midi, heure suisse. Je n'arriverais plus à expliquer pourquoi nous nous sommes retrouvés dans cette situation stupide. J'avais mémorisé que ça commencerait à 19 heures et j'étais vraiment en retard. Nous revenions d'une visite dont je n'ai gardé aucun souvenir et je dormais déjà à moitié. J'imagine que j'étais parti aux toilettes, et qu'en revenant, il en avait profité pour se placer derrière la porte et attendre. Son dernier livre parlait de ce fait divers sordide et il y avait peut-être quinze personnes autour de lui, pas plus. C'est Alban, avec ses cheveux décolorés, qui nous avait raconté ce qu'il venait d'entendre à la radio. Il était accroupi sous les carreaux et au moment où j'avais voulu ouvrir la porte il avait commencé à résister de tout son poids. C'était la deuxième fois de ma vie que je le voyais en chair et en os. Il était euphorique et répétait que des immeubles étaient tombés mais nous ne voulions pas le croire. Nos mains étaient les unes contre les autres et la vitre au milieu se déformait lentement. A l'intérieur il y avait du champagne en trop grande quantité. Lorsque nous sommes entrés presque tout le monde était déjà rassemblé autour de la télévision. Ni l'un ni l'autre ne voulions abandonner le défi. J'avais simplement pris un jus d'orange et je le buvais en regardant les étagères. Un type zappait frénétiquement et toutes les chaînes montraient les mêmes images. J'avais fini par pousser un peu plus fort que lui et la vitre avait cassé. Il m'avait fait signe de m'asseoir en face de lui et mon cœur battait la chamade. Tout le monde croyait que c'était un accident et personne n'imaginait l'impact que cet événement allait avoir. En perdant l'équilibre mes mains étaient passées au travers du carreau. J'avais pris avec moi ses tout premiers poèmes et je les lui avais tendus. Il y avait des vagues de panique tout autour de nous. Je les revois encore traverser le verre au ralenti. Il les avait pris au creux de sa main très délicatement. Toute la structure était en feu et la fumées était incroyablement épaisse. J'ai été atteint en dessous de l'auriculaire gauche et lui est tombé à la renverse. Il avait l'air très ému, un peu troublé. Il y avait des gens qui pleuraient, les mains devant le visage. J'avais dit « merde » et porté instinctivement la plaie à mes lèvres. Tout le monde buvait son champagne à petites gorgées. On pouvait voir des types s'élancer dans le vide depuis des hauteurs inimaginables. Ma bouche s'était instantanément remplie de sang que j'avais recraché sur le sol. Il m'avait chuchoté qu'il se rappelait par cœur de presque toute leur histoire. Le plus impressionnant, c'était le moment de l'impact dans le verre suivi par l'explosion. Tout le monde s'était levé d'un seul coup et il y avait eu des débris partout. Pour me le prouver, il avait écrit trois lignes sur le rabat. Des gens mouraient en direct devant mes yeux. Mon petit frère ne savait pas s'il devait rire ou pleurer. Il dégageait une vraie force de sérénité. Le directeur était arrivé et avait demandé qu'on éteigne la télévision. Il était abasourdi, le cul par terre. Je lui avais posé des questions sur sa vision du monde. Au salon des sous-sols nous savions qu'il y en avait une autre. Ma mère avait crié que ce n'était pas croyable. Il avait des anecdotes à raconter sur tout le monde. Par chance il n'y avait personne. Mon père n'arrêtait pas de dire que ça nous pendait au nez. Je lui avais demandé d'en signer un pour mon grand-père qui l'appréciait beaucoup. On avait demandé à Alban de nous traduire tout ce qu'il comprenait. Il m'avait retiré le morceau de verre et m'avait dit de l'attendre dans la voiture. Je l'avais remercié chaleureusement et j'avais laissé ma place. Nous étions hypnotisés devant les images surréalistes. Je crois que j'avais dû garder la main levée durant tout le trajet. Je ne voulais pas partir, j'aurais encore voulu lui poser des questions. Ce soir-là, pour la toute première fois, j'avais entendu les noms de Ben-Laden et d'Al-Qaïda. Le médecin m'avait fait cinq points de suture. Chessex était déjà assis en face d'une nouvelle personne. J'étais allé téléphoner à ma mère pour lui apprendre la nouvelle. L'aiguille était très pointue et je crois bien que j'avais pleuré. Je me souviens être parti en douce sans dire au revoir. C'est ce qu'on fait tous dans ces moments universels. Je n'ai jamais aimé cette sensation. Les gens riaient à travers la fenêtre mais je n'entendais plus rien. Ils n'ont pas la télé et ne l'auront jamais. C'est mon petit frère qui a nettoyé tout le sang. La fois suivante, c'était son enterrement ●

Association *des* j e u n e s a u t e u r s r o m a n d s

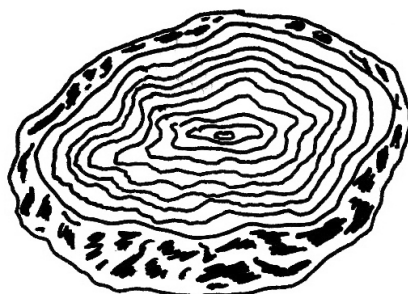
A r t h u r B r ü g g e r
G u y C h e v a l l e y
E l o d i e G l e r u m
A l a i n G u e r r y
J u l i e G u i n a n d
N i c o l a s L a m b e r t
T i m o t h é e L é c h o t
J u l i e M a y o r a z
B r u n o P e l l e g r i n o
M a t t h i e u R u f
N o é m i S c h a u b
L y d i a S c h e n k
D a n i e l V u a t a z
F a n n y W o b m a n n - R i c h a r d
V i n c e n t Y e r s i n



www.jeunesauteurs.ch

Facebook : AJAR-Association-des-
jeunes-auteurs-romands

info.ajar@gmail.com



Nous voulions aller camper au Tessin. On n'avait pas prévu la neige et on a dormi dans le Haut-Valais, sous le glacier de l'Aletsch vers Fiesch, Rideralp, Bettmeralp. C'est en descendant qu'on a vu la forêt brûler.

Qui a envie d'écrire des romans ? avait dit le type depuis le devant de la salle, avec une voix indignée, et j'ai pensé que ce gars-là était effectivement un sale type. Un pauvre con débile. Une sous-merde dégueulasse. Une honte. Jamais vu ça. Connard ! J'avais eu envie de lui en foutre une ou de plier bagage, bien serré, pour lui mettre sur la gueule avec. Et il continuait de parler, avec son ton franco-genevois, et il n'arrêtait pas. Il parlait, je crois, d'esthétique, ou quelque chose dans ce goût. Je ne me sentais pas bien. La tête me tournait. J'avais peur de manquer, de manquer d'air, de soutien, d'appui, de suffoquer, de m'étourdir, de tomber, de défaillir. Voilà la question du contrôle, et la crise de panique. Toutes ces paroles qui m'irritaient. Et les âneries qu'il débitait comme l'employé d'une scierie industrielle des planches dans de forts sapins. Des arbres entiers, lentement grandis.

Je me sentais mal.

J'angoissais, avec accélération du cœur. Absence d'air, confinement, tachycardie. Je paniquais. J'allais mourir, c'était possible. Ma faiblesse était extrême, personne ne me voyait. Il discourait, prenait de haut, raillait, ironisait, plaisantait, sophistiquait, était heureux de ne parler que des langues mortes. Assis à côté d'une fille bizarre, frêle, à lunettes, sans seins, seule, sans amis, ni pauvre mec pour elle, près d'elle le soir collé, malgré ses défauts physiques et sa voix affreuse, haut perchée, aiguë, stridente ; mais gentille. Je me penchais à son oreille : « Tu sais je risque de partir, prends mon sac à la fin, je me sens mal, cette chose que j'entends m'agresse, je le prends pour moi, c'est insupportable... Comprends-moi !, s'il te plaît, je t'en prie... dis-moi, je peux te faire confiance ? » Je peinais pour survivre une minute de plus. Lui, depuis devant, s'exprimant, me harcelait l'oreille de sa putain de merde de chierie de bordel de rhétorique à la con. Dire qu'on le paie pour parler, le gros cageot bâtard.

J'étais haineux, amer, frustré ; je devais partir.

Abandonner. Laisser tomber. Laisser tomber, dommage, mais j'allais le frapper. En public, devant tous, je croyais que j'allais le cogner. Je pensais : Ta gueule ! La ferme ! Ta gueule ! La ferme. Tais-toi !

Je priais : « Mon dieu ! Donnez-moi la force ! Donnez-moi la patience ! Seigneur donnez-moi la volonté contre l'instinct ! Donnez-moi vie ! Contre le meurtre ! Contre nature ! A l'encontre... contre moi, au contraire de ma personne, donne moi le calme et la respiration... Et, devant, il poursuivait : les péroraisons, la leçon de pensée et les phrases en allemand. Les vieux mots grecs. J'ai pris mon sac, ou non je l'ai laissé, et j'ai quitté la salle. Cent paires d'yeux me fixaient ; d'outre-tombe,

Vincent Yersin

L'incendie de Viège en Valais

ils disaient : rien. Je ne voulais rien dire ni laisser paraître mais j'étais irrité. Ma main sans que je le veuille a eu un signe de mépris ; mes doigts, sans le vouloir, ont chassé d'un geste une mouche imaginaire, balayé une poussière : ils se sont très lentement repliés vers mon corps, et d'un revers ont expulsé. Le professeur m'a vu. Il a vu que je quittais, il a souri me regardant, goûtant son effet, tout fier d'avoir touché. Son regard disait : il y a des situations où la perte est légitime, il est question de carrière, de ne pas perdre, de nourrir le fils, de toucher de l'argent, de s'afficher supérieur. Les normes, le concept d'avenir et le curriculum me retenaient du scandale. Vraiment, c'est plus tôt que j'aurais dû l'avertir. Je suis dangereux. C'est moi qui force pour me contenir. Il parlait de quelque chose qui ne ressemblait à rien, et, même de loin, surtout pas à la vie.

Ce jour là, j'ai pris la bonne décision. On avait besoin de vacances. J'ai appelé un jeune homme avec qui j'entretiens une relation amicale. C'est un Valaisan, très digne. C'est comme ça qu'on a conclu

de partir camper au Tessin. C'est un esprit mathématique et rigoureux jusqu'à l'obstination, un dandy rural qui pousse le raffinement au point de refuser d'ingérer tout oignon. Et qui traîne derrière lui de pesantes considérations religieuses. Emprunt de sérieux, il peaufine depuis plusieurs années la restauration d'une voiture de collection britannique. Une Mini des années soixante-dix dont il a sculpté le tableau de bord dans une seule planche de sapin. C'est avec cette voiture qu'on allait au Tessin, mais c'était avril ou mai, et les cols étaient fermés à cause d'une neige qui de l'hiver n'était jamais tombée. C'est pourquoi nous sommes restés dans le Haut-Valais. Là bas, quand quelqu'un compte à haute voix, un francophone ne reconnaît aucun son.

On a dormi un soir dans cette région avant de rentrer. Nous avons cherché un bar dans le village et trouvé. On s'est endormi éméché. A l'apéritif, nos bières avaient presque été emportées par un torrent dont quelqu'un, plus haut, avait ouvert la vanne. Le lendemain, nous avons emprunté les grandes bennes qui montent vers le glacier de l'Aletsch. Il y a une station intermédiaire et on change de cabine pour se rendre à un petit col sous le sommet de l'Eigishorn. Je me suis alors rendu compte que mon ami souffrait d'un vertige prononcé.

Extrême.

Les yeux clos, il n'a rien vu de la montée, en bas, les maisons, la voiture, la tente, l'église, la route, le camping, les moutons, le pré, la forêt, les sapins isolés, les pâturages, les génisses, les pierriers, la route 4x4 et son coffrage de bois, le chemin, les pierres, les chalets en bois rond, les cabanes, la rivière, la gorge, les sentiers, le névé, la ravine, le nant, la vire, le couloir, les paravalanches, le goulet, les cols, le pylône, la vitre, la cabine, le câble, les poulies, le conducteur, quinze touristes, le plancher ; le Valaisan blanc d'abord comme un linceul, puis olivâtre se fondant dans le paysage qu'il survolait les paupières fermées ne pouvant voir, concentré sur sa sensation de malaise.

« Putain je ne sais pas ce que je suis venu faire là-dedans » avait-il déclaré dès son entrée dans le dispositif ascensionnel. Je n'avais pourtant pas insisté particulièrement pour que l'on monte là-haut, quand même ce serait bête de partir d'ici sans voir au moins

un bout de cette immense langue. Nous avons atteint le sommet avec cette benne, non sans tergiversations à la station intermédiaire parce que j'aurais eu plus de mal à faire entrer un chat malade dans une cage qu'à pousser mon Valaisan dans la seconde cabine.

En haut, il y avait du soleil et de la neige. Du vent. Blanc. Froid. Lumière qui fait fermer les yeux. Grand blanc. Le glacier d'ici fait le coude. On voit un retrait vertical mais la taille de cette chose naturelle est assez impressionnante, on s'imagine perdu dans le brouillard au milieu des crevasses, pataugeant dans l'inconnu, traversant de petits lacs dissimulant peut-être un abîme sans fond et la mort, enfonçant le piolet, le bâton pour sonder prudemment ou courant comme fou sur les frêles ponts de neige, pour ne pas s'attarder. Une autre fois, au Tessin, on avait traversé un glacier dans le brouillard. Un glacier mou et aqueux des Cavagnoli. Je me ressouvenais de cette impression de malaise dans le brouillard, de

cette impression que celui de devant vous va s'enfoncer à l'instant dans un trou. Et la pluie, oui, cette bruine bizarre à petites gouttes, ce nuage qui fait tout indéterminé, qui fait que nous ne voyions rien. Blanc.

Sur la gauche, au fond, on voit – car du col on est bien surélevé – on voit une cassure, une chute, dévoilant ce bleu de vive glace fantastique et qui n'est pas humain, liquide et solide. Violent bleu surnaturel. C'est là que nous avons vraiment commencé à parler.

Nous avions alors presque le même travail dans l'enseignement, et on débattait vaguement et avec tristesse. Est-il légitime de former de jeunes personnes à la citoyenneté alors qu'il n'existe plus d'expression de celle-ci dans le corps social ? Faut-il adapter ou singulariser ces personnes, les théories critiques sont-elles seulement l'école de la désillusion ? Pourquoi fonder des raisons argumentées lorsque personnes ne veut plus les entendre ? Aliénation de la volonté,

destruction de la sensibilité, nihilisme et négation de la personnalité, etc.

On buvait des bières dans la voiture de course. On s'était arrêté pour voir sur un bas-côté. Ils avaient bouclé l'autoroute. Il n'y avait qu'un hélicoptère. Puis huit. En dernier, les soldats de l'armée sont venus. On prenait des photos. Ça nous impressionnait.

Avec ça, moi, en descendant de Fisech, j'ai vu une forêt s'embraser. D'un seul coup. D'une seule flamme, j'ai vu cent pins brûler. La fumée jaune formait une colonne d'une densité difficilement imaginable. Les arbres brûlaient sans se tordre. Brièvement, fulgurance de la flamme. Rapidité. Spectacle. Rouges, et, d'un coup blancs, puis jaunes. Chauds. Noirs. Enflammés.

Nous regardions brûler ●

V. Y



La naissance du persil

La tête de veau lui a dit : vous me sortez par les narines. Le ragoût a maudit son joli bouquet garni. Le tartare s'est régalé du spectacle de son effeuillage. Les fricandeaux l'ont roulé dans la farine. Les pâtes en croûte s'en sont coiffés. Le boucher l'a ciselé jusqu'au sang. Et les radis n'ont pas pipé mot. L'étal entier s'était ligué contre le persil. Alors, ne voulant point finir rongé par la racine comme son ami le pissenlit, le persil est parti.

Il s'engagea comme boutonnière, comme perruquier pour ombellifères, puis comme doublure pour le Premier Mai, autant de petits boulots sans avenir car on y fane toujours, plus vite que la mode. Il fallait songer à se reconverter ; le persil alla voir une conseillère d'orientation. Plus habituée à aider les tourne-sols, elle lui trouva simplement quelque goût pour la cuisine, mais le persil voulait définitivement changer de branche. Il en avait soupé, du rayon alimentaire.

Jusqu'au jour où une vieille cousine, une feuille de chou, l'embaucha comme apprenti, pour une saison. Après quoi, c'était plié ; le persil put déclarer : « Je me ferai papier. »

Guy Chevalley

Elle m'avait dit mais qu'est-ce que vous tu qu'un petit con comme toi n'a rien à faire là tellement il doit avoir honte de compter suivre une formation ici. J'avais levé les yeux. Croisé ceux de l'enseignante. J'aurais voulu confesser n'avoir rien compris. Mais répondu d'une traite que sa phrase était grammaticalement indigne d'une prof de français au même titre que me traiter de *petit con* semblait contraire au règlement. Elle m'a fusillé du regard. J'ai bondi. Mais qu'est-ce qu'il te prend ? Je vais chez le directeur. Ah oui, et je peux savoir pourquoi ?

Je n'avais pas claqué la porte, persuadé qu'elle pouvait aller se faire foutre sans.

Le reste de l'heure, nous l'avions passée en face à face, dans un petit bureau du Centre d'Enseignement Professionnel. La blonde transpirait. Nerveuse comme une casserole de *fusilli*. Deux belles auréoles grises tachaient sa blouse fine et fleurie.

Il lui fallut plusieurs minutes pour commencer à structurer ses phrases. Exposer sa défense au directeur. Je fixais le Jardin derrière. Cette splendide esplanade plongeant jusqu'aux remouls de la rivière, dans les eaux fraîches du Pont de l'Europe alors qu'une moiteur claustrophobe nous retenait ici.

Insupportable... indiscipliné... mauvais résultats sauf en arts visuels... Parfois, la blonde chassait une mèche derrière une oreille rouge avant d'entonner sa plainte. Il n'écoute jamais. J'ignore comment il finira ses études. Nous en avons parlé entre collègues.

Il, lui, Théo, c'était moi – à moins d'un mètre. Moi sentait son haleine de café aux antidépresseurs. Celle, plus gênante encore, d'un parfum estival qui tournait sous l'effet de sa sueur. « ... même si, je le reconnais, il a réalisé des pochoirs assez remarquables pour l'exposition de fin d'année... »

Je connaissais ses opinions sur mes dessins. Sur l'art en général. « Elle ne le dira jamais en face, me confessa un soir Benoît Mancino, le prof d'arts visuels, mais elle trouve que ce que je vous enseigne, c'est de la merde. Que l'art contemporain en général, c'est de la merde. En fait, elle pense que depuis que le Louvre a exposé les belles cochonnes de Manet, la fin du monde est inéluctable. »

Je souriais. Avec ses cinq ans de plus, j'avais du mal à ne pas tutoyer Mancino. Une fois qu'on a croisé son prof au *Bout du Monde* – déguisé en Schtroumpf pour un improbable jeu de rôle – ça n'inspire pas forcément le respect.

Je pensais au parc. À la ville. À ses rues couvertes de Gandhi-Kalachnikov depuis les premières semaines de l'été. En quelques jours, ils avaient envahi les crépis, multipliés grâce

à d'infailibles pochoirs. Croiser ces graffitis était un véritable jeu de piste dont les indices couvraient l'ancien gymnase, les boîtiers électriques, les arches bétonnées des passages souterrains, les cubes des poubelles en acier. Matthias fut le premier à me les montrer. « Ça peut te donner des idées. Quand tu seras au chômage. » Je rétorquais qu'il me restait au moins une année d'études, peut-être deux si la blonde se donnait à fond le temps d'une conférence de maîtres.

Au gré de mes retours du Centre, je répertoriais les Gandhi-Kalachnikov. Un, six, peut-être vingt. Ils remplaçaient les tags du Martin Luther King à moustache d'Hitler ou du Joker, dont les restes hantaient encore le wagon rouge et désaffecté de la gare ou le PASSAGE INTERDIT du théâtre.

« Mais Théo m'a justement dit que vous l'aviez traité de... » Le directeur fouilla

marronniers épouser la rondeur de l'herbe – jusqu'au bassin aux mômes. Au terrain de jeu où Matthias s'était soulagé un soir.

« Ils n'ont aucune limite, monsieur le directeur » J'avais souri. Au même moment, les shorts écossais me faisaient un bras d'honneur.

« Regardez cette semaine.

– Cette semaine ? s'étonna le directeur.

– Ce nouveau tag sur notre bâtiment...

– Le Gandhi-Kalachnikov ? »

C'était sorti tout seul.

« Quelle honte. Associer un adepte de la non-violence à une arme de guerre. »

Je passerai ce soir, promet le directeur en fin d'entretien. J'ai laissé fuir la blonde sur ses talons *Café Müller*. L'avertissement, elle l'avait chopé. Pas moi.

Las, j'ai failli rentrer chez moi. Abandonner le Centre en béton et la façade austère du vieux Collège. Le quartier sentait bon la lessive. Statistiquement, la concentration de Gandhi-Kalachnikov était plus élevée de ce côté-ci de la ville. Deux Mahatma pour le seul 47, face à la Multinationale, verte, lumineuse, toujours aux heures de Shanghai et New York.

Gandhi ne s'y attaquait pas.

Gandhi craignait les caméras.

J'avais choisi d'étudier les arts, me voyant mal faire autre chose. J'étais conscient – ou inconscient – qu'en temps de crise, ça ne me mènerait pas loin. Régulièrement, un artiste empilait des pierres dans la rivière. « Pour cette ville qui m'a tant donné » expliquait-il. Il parlait des

allocs et de l'assurance chômage.

J'aimais le Jardin du Centre, quoiqu'en hiver, il me rendit un peu triste. Ça crissait les feuilles mortes, sentait la merde gelée. Quand les touristes ont déserté les lieux et que les manèges tournent à vide. Alors, les marronniers se dépouillent de leurs bonbons.

Au cours, je regarde Mancino. Blond. Timide. Son visage est celui d'un ange. Un ange bordélique qui se coupe rarement les cheveux. La salle est un dépôt de travaux inachevés. Nous les rangeons. Dans la réserve, je fais des piles. Une œuvre surgit. Trop réussie pour être d'un élève.

C'est le pochoir du Gandhi-Kalachnikov.

« Il est dans la réserve » murmure la voix de Mancino. Brutalement, la porte s'ouvre et je me décompose. Le pochoir glisse. Je n'ai pas le temps de le ramasser, espérant que le directeur ne le verra pas. Il me regarde.

Tous se passe bien, Théo ?

Mancino est derrière. Brusquement, son visage change. Blêmit. Il ramasse quelque chose. Un instant, je me demande s'il lui arrive de décorer la ville ●

Elodie Glerum

L'épidémie des Gandhi-Kalachnikov

dans ses notes. Hésita.

« Con. Avant d'ajouter...

– Jamais ! coupa la blonde.

– C'est ce que prétend Théo, lâcha le directeur.

– Oui, en fait c'était *petit con*, j'ai corrigé.

– Et... il y a des témoins ?

– Toute la classe, monsieur. Sauf deux malades. »

Je me suis mordu pour ne pas balancer leurs noms. Ils m'attendaient dehors. Matthias avec – en shorts écossais à se bronzer sur la pelouse.

La blonde retenait ses larmes.

« Vous savez, marmonna-t-elle. C'est très difficile, en cette fin d'année scolaire. » L'espace d'une minute, elle délira sur la jeunesse d'aujourd'hui, leur manque de cadre, la difficulté pour un enseignant de tenir une classe de trente, parfois quarante élèves. J'ai voulu rétorquer que nous n'étions que quinze, mais pour une fois, le directeur me fit comprendre que je gagnais plus à me taire. Alors, j'ai regardé par la fenêtre, le soleil chaud s'épanouir sur les jeunes filles obèses. Leur capoeira. Deux

Depuis la nuit des temps qu'il délivrait des lettres, le vieux Théodule n'avait jamais lu son prénom sous le moindre timbre-poste. Au seuil de la retraite et de l'immeuble B2, il se faisait la réflexion qu'il était sans doute le dernier homme sur terre à le porter. Du coup, il se trompa de fente : il glissa le courrier de Dragan Blazejewicz dans la boîte de Marisa Dias.

Marisa Dias, qui avait déjeuné à l'antidépresseur, sortit la poubelle et récupéra ses lettres avec toute l'indolence machinale d'une nouvelle matinée sans promesse de surprise. Surprise, elle le fut pourtant quand elle découvrit l'erreur de distribution : trois enveloppes portaient l'adresse de son voisin du troisième. Jamais, non, jamais elle n'aurait ouvert l'une d'entre elles, si celle-ci n'avait porté la rondeur manuscrite d'une écriture de femme, oui, de femme amoureuse. Marisa Dias ne s'était pas trompée : c'était une poignée de pages passionnées, affligées, mouillées de repentir. Ça disait « je t'aime » ; ça disait « je t'aime encore ». Or Marisa Dias n'éprouva rien. Ni plaisir sadique, ni peine compassionnelle, ni honte d'avoir décacheté l'intimité épistolaire de Dragan Blazejewicz. Mais cet inutile larcin lui rappela ses devoirs de pécheresse. Elle convint donc d'une rencontre avec monsieur le curé.

Monsieur le curé s'était, le jour venu, engouffré dans une profonde réflexion sur la non-paternité de Joseph. Notre Sauveur descendait de Dieu, c'était irrévocable. Pourtant, quand on y pensait, Joseph était le seul vrai père que la terre ait porté, le seul dont l'enfant ne fût pas conjoncturel. Tout le reste de l'humanité naissait de la physique et de la chimie ; tous les parents du monde se trouvaient emprisonnés dans un méli-mélo de chaînes causales dont l'acte de procréation ne constituait qu'un ultime et infime maillon. Non, les pères n'étaient les géniteurs de personne, et les fils étaient toujours les enfants de l'histoire. Ah, quelle belle leçon d'humilité il tenait là ! Il s'en ferait une gloire au prêche de Noël... En attendant, il avait oublié sa visite au confessionnal, et l'heure était passée. Comment avait-il pu manquer son seul rendez-vous de la quinzaine ?

Une quinzaine de minutes s'étant écoulée, Marisa Dias, qui n'aimait pas qu'un prêtre se fasse prier, décida qu'elle avait trop froid aux pieds et à l'âme pour attendre le pardon du Seigneur dans une église mal chauffée. Il lui restait le shopping, alors elle sortit. L'après-midi se passa en files de caisses, en cabines d'essayage, en sacs à main, en poussées d'adrénaline devant la tentation d'articles trop chers. Toutes ces bousculades commerçantes la portèrent jusqu'au soir. Ce fut à vingt-et-une heure zéro trois qu'elle longea, d'un pas toujours plus vif, la longue vitrine du Tartare in love, derrière laquelle des couples de convives digéraient leur bonheur et consumaient leurs chandelles.

Leurs chandelles allaient s'éteindre, aussi Fabrice glissa-t-il un œil sur son téléphone : il était vingt-et-une heure zéro trois. Son silence faisait mauvaise figure, et le tête-à-tête tournait au tête-à-queue. Vite, il devait retrouver le sens de l'humour et ramener la conversation sur une pente agréable. Pour chercher de l'inspiration, il laissa son regard fuir dans la rue, à l'extérieur du restaurant. Une

femme sombre avançait rapidement, un sac de courses à la main et un sac à main sur l'épaule : c'était Marisa Dias. Sur le cuir du sac s'étalait un motif multicolore de papillon stylisé. Le papillon rappela à Fabrice une conversation qu'il avait eue avec son chef, à l'institut météorologique.

« Tu sais, dit-il à sa copine, qu'un battement d'aile de papillon en Europe peut provoquer une tornade au Texas. C'est incroyable, non ? C'est pour ça qu'on ne peut jamais prédire le temps qu'il fera dans un mois ou dans une année. Parce que l'aile du papillon déplace quelques molécules d'azote qui, à leur tour, créent une petite dépression locale, dans laquelle s'engouffre un courant qui, pour sa part, implique le déplacement d'autres masses d'air, et ainsi de suite, jusqu'au Texas où, grâce à tous ces petits mouvements atmosphériques, les conditions se trouvent soudain réunies pour la naissance d'une tornade. Et flap, voilà tout un village décimé à cause d'un foutu papillon.

– T'es sûr que tu veux parler boulot, là maintenant ? dit la copine.

– Merde, je parle pas *boulot*, je te parle de toi et moi, de toutes les personnes qu'on tue au Texas et ailleurs à chaque fois qu'on expire un peu d'air. »

Le regard brillant de fatigue et de provocation, la copine soupira longuement, ostentatoirement, au-dessus des bougies dont les flammes s'inclinèrent. Fabrice comprit alors qu'il n'aurait pas de dessert ni d'enfants avec cette fille ; ils demandèrent l'addition.

L'addition de tous ses déboires amoureux conduisit Fabrice au comptoir d'un vieux bar karaoké où il pourrait faire naufrager les papillons de sa jeunesse au son de Claude François. Sur son téléphone, il envoya un appel de détresse à deux de ses collègues, qui s'appelaient Claude et François, dans la perspective de donner une sorte de cohérence ironique à sa dépense soirée. Finalement, ce fut Frédéric qui vint. Un Beaujolais de l'année, quelques mauvaises blagues, quelques demi-sourires violacés : Fabrice était déjà à moitié réconforté quand ils comprirent que, les vendredis soirs, le karaoké n'avait pas lieu. Ils changèrent d'endroit. Au Bichette, on débitait des cigarettes et du Bordeaux. Ce n'était pas loin. Tiens ! l'ami Jonathan sortait justement de là.

« Salut Jo !

– Salut Fab, ça va ?

– Tu connais Fréd ?

– Non, salut Fréd.

– Salut Jo. »

On se secoua les mains pendant six secondes. En six secondes, les trois hommes avaient terminé, sans s'en douter, la spermiogenèse de quarante-cinq mille nouvelles gamètes. Quarante-cinq mille spermatozoïdes, c'était assez pour doubler *in vitro* la population de leur petite ville. La septième seconde, ils se reposèrent. On s'en tint là. Fabrice et Frédéric s'attablèrent ; Jonathan ne s'attarda pas : il devait retourner à son ordinateur où son avenir amoureux se jouait dans la fenêtre d'une messagerie instantanée.

Timothée Léchot

Genèse ou le facteur

Une messagerie instantanée et une *webcam*, c'était tout ce qui restait à Jonathan pour toucher le visage et le cœur de l'insaisissable Havva, la fille de sa vie du moment. Elle étudiait à Honolulu, mais elle venait d'Anatolie. Il l'avait connue à Istanbul, entre les deux *low-costs* d'un week-end de trois jours. À présent, douze fuseaux horaires les séparaient tragiquement, et leur bonheur avait la planète entière pour obstacle. Une heure plus tôt, ils parlaient de mariage et de visa, mais le relai satellite s'était cruellement interrompu. Oh ! les satellites étaient les nouveaux dieux. Ils s'appelaient Hermes 4, Ouranos Sky Angel ou Poseidon Oversea et ils se révélaient encore plus capricieux que leurs ancêtres grecs. Ulysse n'aurait pas retrouvé Pénélope plus facilement avec un GPS. Devant ce nouvel écueil, Jonathan se mit dans une colère épique. Il frappa l'œil unique de sa *webcam* et dévora un bol de corn-flakes. Minuit était passé. Il réinitialisa la connexion cent fois : rien n'y fit.

Mais l'exaspération, l'impuissance et les corn-flakes lui avaient donné envie de fumer. Il s'empressa donc de descendre au Bichette, pour acheter un paquet. En chemin, il se promit de faire rapidement comprendre à sa Turquie d'Honolulu que, si elle venait en Europe, il demanderait sa main. Ce fut alors qu'il échangea deux poignées avec Fabrice et Frédéric, et perdit quelques secondes fatales. Car entre-temps, la connexion s'était rétablie.

La connexion s'étant rétablie, Havva cliqua sur le nom de Jonathan dans l'espoir de ressusciter la conversation, mais rien. Elle attendit. On sonna. Elle ouvrit : c'était Jim qui était sur le point de faire demi-tour, et qui lui proposait un sandwich au parc. Elle dit bof et revint à l'ordinateur. Et encore, elle attendit. Son soupirant avait dû profiter de la panne pour aller se coucher ; il aurait pu lui laisser l'hommage languissant d'un e-mail amoureux, mais non. Aussi bricola-t-elle deux sandwiches en triangles et courut-elle au parc, ayant fermé la messagerie. Bien sûr, c'était l'instant même où Jonathan allait se reconnecter : les grandes amours étaient souvent

brisées par d'infinitésimales fractions de malchance, au contraire des petites aventures qui, pour leur part, se nourrissaient toujours d'heureuses coïncidences. Au parc, cependant, elle ne parvint pas à retrouver Jim ; ses sandwiches solitaires eurent le goût moisi d'une impasse, d'une lassitude, d'une remise en question. Elle décida de se prendre en main, et parcourut les contacts de son téléphone à la recherche des mains les plus appropriées. Il y avait celles d'un homme qu'elle appelait l'« amant numéro quatre », à défaut de le connaître nominalement.

Cet homme la rejoignit sur-le-champ. N'étant pas d'humeur contraceptive, elle fit l'amour sans principes.

Oui, elle garderait l'enfant, son enfant, et cet enfant aurait d'autres enfants qui, de gosse en gosse, repeuplèrent Honolulu et la Terre. C'était une décision absurde, peut-être, mais, surtout, effrayante de liberté, parce qu'elle était arbitraire, impérieuse, inviolable. À l'annonce de cette nouvelle révolution, Jonathan ravala sa salive et son courage ; il se connecta de moins en moins fréquemment. Pour sa part, Havva largua dans le vide de l'oubli les amants numéros un, deux, trois et même quatre ; elle profiterait seule de l'étonnant vertige qui l'emplissait doucement.

* *
*

Doucement, le médecin déposa le nouveau-né sur la poitrine de la patiente : « Voici le petit. » Havva se rassura : la maternité n'avait pas l'air d'un poids trop lourd à porter. Cet atome d'existence qui, par sa seule apparition, bouleversait la structure de l'univers entier, ce corpuscule aveugle était si fragile, si léger qu'il semblait échapper à l'ordre des choses.

Mais le médecin revenait avec un formulaire : « Qui est le père ? demanda-t-il.

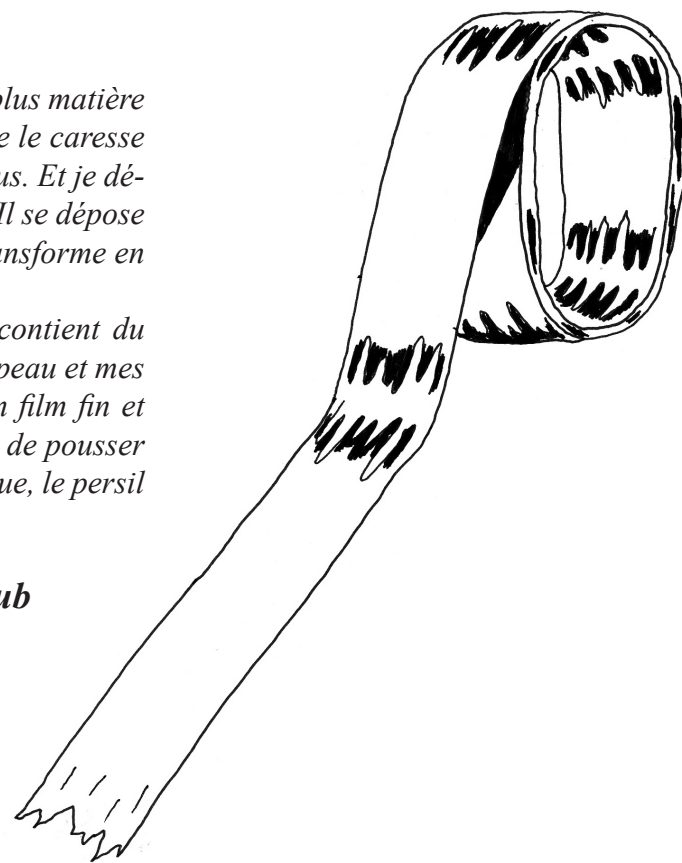
– On s'en fiche, dit Havva... Dieu je suppose, ou le facteur. » ●

Cosmétique

Moi le persil je le croque quand il me chatouille. Quand il est plus matière que goût. Il m'effraie par son impertinence et je le broie. Le persil je le caresse contre ma joue pour qu'il me picote, jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Et je dépose les têtes sous le hachoir. Il est couleur coulante sur la planche. Il se dépose sur mes doigts, que je lèche en regrettant le chocolat fondu. Je le transforme en pâte souple et cosmétique.

Je privilégie toujours le persil comme base de teint, car il contient du sélénium. Cette base illumine mon teint et mon inspiration, lisse ma peau et mes angoisses, dissimule rougeurs et pertes d'équilibre. Il se dépose en film fin et invisible sur mon front, mes joues, mon menton. Il empêche les poils de pousser et renforce la résistance au froid. Cependant, comme son nom l'indique, le persil ne doit jamais être utilisé comme mascara...

Noémi Schaub



25 mars 2012. Trois heures de l'après midi. David regarde la mer turquoise, suspendu à ses sangles de parapente, trois cents mètres au-dessus de la plage blanche. Son aile jade javalisée laisse voir des intestins de nylon dans le soleil blanc. David redescend vite, en cercles maîtrisés, les jambes bizarrement écartées. Déjà on ne le voit plus derrière les troncs de la glycine centenaire. Une petite brise passe sur les canettes de Turka Cola.

Le Paradise Beach est le seul établissement ouvert, au bord de la plage en construction. Sofas mous de toutes les couleurs, terrasse ajourée, écran géant, salle de bowling au sous-sol, bar en arches de faux bois sculpté. Julien scrute le ciel à la recherche de l'aile bleue, la main sur un bouquin. *On the road*, exemplaire de la collection Folio, blanc, encore vierge, intouché. Julien hésite à y entrer. La tranche n'a aucun pli. Il fait défiler le coin des pages, nerveusement, sur la table de marbre. « C'est quand-même écrit super petit... ». A Ölüdeniz la saison n'a pas encore commencé, et les seuls touristes sont des Russes de passage, des Coréens paumés ou des parapentistes. Les trax s'affairent depuis cinq heures du matin sur les gros tas de sable disposés contre la mer. Une armée de terrassier les suit, râpeaux et pelles sur l'épaule. Les tas gris sont érodés par la pluie de février. Maintenant le soleil tape et ça fait des immenses tortues sèches, ou des œufs de requin-baleine calcifiés. Le long des vagues vertes, la rue dallée est presque vide. Les grilles des palaces sont cadenassées, les piscines *blaugrün*, les kiosques bâchés. Empilements de catelles contre les bâtiments, sacs de ciments sous les fenêtres, vigne vierge aux lampadaires, stores clos, lentilles dans les flaques. Les chiens errants forment une meute de fortune (un gros Labrador rouge-pisse, un Terrier borgne, trois bâtards tachés comme des vaches fribourgeoises et un rat déguisé en caniche). Un solitaire, gros Dog allemand asthmatique, renifle l'eau claire qui bouillonne d'une canalisation emboutie, aboie au ciel toutes les deux minutes, lape la flotte fraîche, monte la garde contre on ne sait quoi, pour on ne sait qui. La villette balnéaire a des allures de *dead end* dans la poussière des ponceuses. Ne manque que Morricone. Le vent traîne quelques sacs en plastique d'un balcon démolé à l'autre. Les coiffeurs sont fermés, les bouchers ravalés, le supermarché recouvert de papier journal. Sous le Paradise Beach du rock américain et le bruit des quilles qui

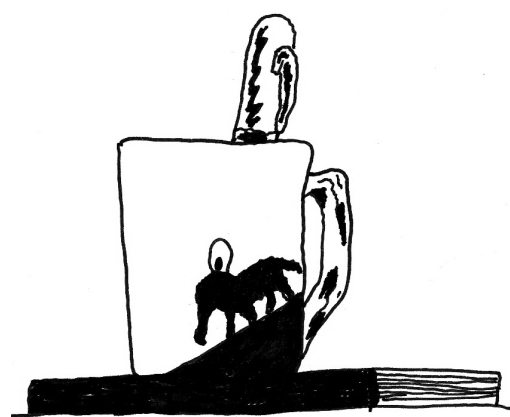
s'affalent. Les Russes n'ont pas dormi de la nuit.

La partie estivale d'Ölüdeniz est construite sur le modèle de La Chaux-de-Fonds : les rues se coupent à angle droit, portent des noms à quatre chiffres et, dans le soleil de midi, tout est gris-beige pare-brise. Une cohorte d'ouvriers plante des clous, équarrit des barrières, déplace des tas de sable, tond une pelouse jaune, débouche des toilettes, déplace des groupes de détritus, lance des tuiles depuis un toit. A notre arrivée, hier, de nuit, la ville était plutôt effrayante, perdue au bout

des fenêtres ouvertes, à la recherche de la mer, dans le silence grisâtre d'une fin du monde à la McCarthy. Après Kerouac, c'était *The Road* : la poussière de brique rouge sur les voitures stationnées et la pile de boîtes de conserves vides sous une pergola recouverte d'herbe noire avaient une allure d'apocalypse touristique. Je cherchais le caddie du regard, la silhouette de l'homme barbu en haillon ou le gosse famélique... Mais il n'y avait rien d'autre que les étoiles, très propres, et les grosses rues, très sèches. Le bowling vide à moitié éclairé faisait face au quai principal. Une musique commerciale flottait comme de la brume au fond des artères. Du néon glauque, partout. Un type, de dos, était affalé sur sa table devant sa télévision. Il faisait nuit, très nuit. Le type ne bougea pas quand David passa derrière lui, pour descendre chier aux toilettes privées de l'établissement.

A trois heures le soleil est déjà bas sur la mer. Un coréen sirote une Efes près de la réception. David vient de poser son aile azur sur les galets. La voile s'affale, les alvéoles se crèvent contre la berge dans un bruit de vieux vent. Ça fait de la pierre translucide sur un tapis d'amandes, un élytre en papier buvard contre de l'encre pompée. Pas grand monde n'a volé cet après-midi, et la station de décollage la plus haute, mille neuf cents mètres au-dessus de la mer (ici ça veut réellement dire quelque chose), est restée fermée à cause de la glace. David parle très fort aux autres parapentistes, il a le sourire jusqu'aux oreilles, son *glider* est une grosse mue de libellule chlorée entre les chiens de plage et les premiers vacanciers. L'été sera bondé dans cette cité artificielle. Quelques semaines encore, et les allées rectilignes d'Ölüdeniz seront parées

pour une nouvelle saison d'*entertainment* à la turque. Le Saint-Tropez de la région. Pour l'heure ce sont les ouvriers qui occupent la place, avec les tour opérateurs qui farnientent dans la quiétude de mars : moniteurs de parapente, guides, profs de plongée, vendeurs d'excursions. Julien tourne une nouvelle page de son bouquin, plus loin, sur la plage tiède. Il fait doux. David a plié son aile, qu'il bourre dans le coffre du bus. Il nous fait signe de le rejoindre. Cette nuit, on accompagne les parapentistes locaux à Fethiye pour un repas au Fish Market. C'est soirée rock au Cemetery Bar ●



Daniel Vuataz

Different roads

de sa route sinueuse, entourée de murailles en crépit sale. Étonnamment silencieuse, bizarrement dépeuplée. Quelques lumières, ici ou là, sans âme qui vive *vraiment*. Des rangées de *cash machine* débranchées fanaient dans les impasses. Sous les grandes arches pseudo-coloniales des hôtels luxueux, les loges des gardes de nuit, éclairées, étaient béantes. Les chiens filaient dans les rues trop larges, d'un container à l'autre, en bruits de semelles mouillées, hors du pinceau des phares. Les lampadaires étaient voilés. Une génératrice bourdonnait dans une allée interminablement vide. Une caravane, muette, au bord d'une haie tuée par le feu bactérien, attestait d'une unique présence. On roulait très lentement,

Pas d'folie Valentine

Pas d'folie Valentine
Tes crises éléphantines
Nuisent à ta beauté d'ivoire
Tes airs pharaoniques
Sont peu photogéniques
Or ils attirent mon regard

Tu voudrais bien Cléopâtre
Que j'oublie un peu l'albâtre
De ton corps amphithéâtre
Œuvre d'art

Mais garde tes airs bysantins
Garde tout ce que j'adore
Dors, notre silence est d'or
L'or que tes seins valent en teint.

(*My Funny Valentine*, Richard Rodgers)

Daphné

Daphné diaphane
L'auriez-vous vue ?
Faisait Phoebus
Dieu de Delphes dingo de la nymphe

Digne de Diane
Fruit défendu
Elle avait fui
Nymphé amène – mais pas nymphomane

Daphné diaphane
Si transparente
Parmi les lianes
Qu'aux troncs elle s'apparente

Phoebus fouinait
Dans ce dédale
Le dieu avait
Pris une veste – mais pas une vestale

(*Daphné*, Django Reinhardt)

Nicolas Lambert

Traductions libres d'airs de jazz

Sophie

Sophie, pas un amour ne sonnera
La fin de la nuit polaire
Où se lève le vent
Sophie écoute un disque de Sun Râ
Disque mystique et solaire
Chaque jour au levant

Regarder s'ouvrir l'aurore
Suivre son doux rituel
Et puis découvrir l'horreur
Au lit folle tu hèles :
« Où es-tu parti ? »

Fille seule, assise elle mange une cerise
La lune éteint sa faucille
Ne répond que la brise

(*Softly, as in a morning sunrise*, Sigmund Romberg)

Porc-épic-pocket

Qui coupe un piquant au punk
Occupé à camper
Un épi au capo
Au képi emperruqué
Qui planque un pique et coupe
Quel pocker pipé
Copieux paquets, kopecs
Un pékin écope

Epopée épique
Equipée opaque

Qui pique un pickup au plouc
Un puck au hockey
Un piquet au croquet
Aux coéquipiers hippiques
Qui ? Pas le perroquet
Qui ? Pas l'hippocampe
Pas l'okapi, c'est le
Porc qu'est pickpocket

(*Sectionned*, Julian Arguelles)

« Elle doit vraiment avoir le vagin ravagé à l'heure qu'il est. » Il l'avait dit avec un grand sourire. Le regard en coin. S'assurant qu'elle soit là, quelques mètres plus loin, à tripoter nerveusement sa cigarette. Les mains légèrement tremblantes, le regard obstinément tourné vers l'horizon. « Peut-être même qu'elle est enceinte, il paraît qu'elle leur demande à chaque fois de ne pas mettre de capote. A moins qu'elle soit stérile. » La blonde au cœur battant regarde son ami, attendant son rire approbateur. « Et de toute manière, elle est sidéenne à coup sûr. » Il renchérit en découvrant ses dents. « En tout cas, jamais je ne mettrai ma bite là-dedans, c'est certain. »

Ils s'éloignent, se frôlent presque, regard de mépris dans sa direction. La cigarette lui brûle les doigts, elle la jette dans l'herbe fraîche. S'éloigne lentement, son vagin ravagé lui brûlant les entrailles. Elle traîne les pieds dans la boue molle, ses longs cheveux raides, rêches volettent indifféremment autour de son visage mince.

Elles la hantent, ses dents découvertes. Dents de cheval, elle les lui arracheraient. Une à une. Le laisserait en sang. La blonde en détournerait son regard de biche mal chassée, dégoûtée par son partenaire édenté. A quoi peut bien servir un homme s'il ne peut plus mordre la peau du cou d'une femme nue ? De toute façon, qu'en sait-elle, elle doit avoir un vagin si serré qu'aucun homme ne pourrait jamais y entrer. Même à force de lubrifiant. Elle accélère, la douleur s'accroît.

Dans son esprit, elle ramasse ses dents, en fait un collier qu'elle porte. Dans son esprit, elle lui découpe le torse, petits coups secs et réguliers. Des dessins obscènes, cicatrisés à tout jamais. Dans son esprit, les autres le regardent, hilares. Le paria, jamais une fille ne voudra plus de toi, même les mecs te riraient au nez, tu peux ramasser ce qui te reste de ton matériel, minable. Il serait à genoux

et elle lui arracherait les cheveux, un à un. Léger picotement, revoilà le désir. Elle serait nue, il la supplierait de pouvoir la caresser, de pouvoir poser ses lèvres sur les cuisses, elle le frapperait, elle cracherait dans sa bouche en sang. Il serait nu, en érection malgré lui. Avec un stylet, vif et précis, elle suivrait les petites veines, fines coupures délicieuses, il hurlerait, souffrance. Elle gémit légèrement de désir. La douleur est parfois fulgurante, elle s'en fiche. Elle ferait de lui un chiffon, le regarderait se vider de son sang. Lentement.

Puis, elle ferait venir la blonde au cœur battant. Elle la déshabillerait amoureusement sous le regard fixe du vieux chiffon usé. Elle approcherait sa bouche de ses yeux écartelés et les lècherait doucement, en sucrait tout le liquide, les assècherait avec sa langue. Elle tirerait sur ses tétons, doucement d'abord, puis plus fort. Y poserait ses lèvres, les retrousserait par surprise, arracherait la peau fine et dégusterait la chair. Rose et dur. Des trous à la place des tétons. Cicatrice éternelle et virginité assurée.

Son souffle s'accélère. Elle quitte le chemin, s'enfonce dans les bois clairsemés. Appuyée contre un arbre, elle glisse sa main droite dans son pantalon. De la gauche elle agrippe son sein. La respiration est rauque, il suffit d'un ou deux mouvements. Son corps se raidit, se tend puis se détend au ralenti. Un long râle pathétique s'échappe de sa bouche. Elle suffoque contre son arbre, rejoint la route.

Dans la cour, les autres se préparent à rentrer dans le bâtiment. Elle les dépasse, indifférente. S'assied tout au fond de la salle, du côté gauche. Son regard glisse sur les autres élèves, s'arrêtent sur un garçon au teint sombre. Boutons perçants sur le front. Leurs regards se rencontrent, l'un méprisant, l'autre suppliant. Un puceau à la recherche de libération, un de plus. Ma fois, il fera un bel entraînement ●



Lydia Schenk

Vagin ravagé

Céleri des pierriers

Persil, père Syl, perce-cils

Persil ou petroselinon, céleri de pierre

Le père Syl est un vieux prédicateur.

Le perce-cils est un outil de torture.

Outil et pas instrument ! Car aux temps reculés où les femmes et les éphèbes souhaitaient se dilater les paupières, ils (et elles) se frottaient les yeux avec les feuilles du céleri des pierriers. Se dilataient ainsi leurs pupilles, bien sûr, qui donc semblaient percer leurs cils. (Ce sont mes paupières que je dilate à grand-peine.)

On baptisa donc aussi les instruments ophtalmologiques dans la foulée, et ce sont des outils.

Pour revenir aux paupières, et au baptême, le père Syl était un brave homme, comme tous les pères qu'on appelle père et pas papa. Ou alors ce sont des sales types frustrés qui touchent les enfants ou qui culpabilisent leurs ouailles, il n'y a pas de demi-mesure avec les clichés littéraires.

Le père Syl, ophtalmo, soignait les yeux des ouailles. Ouailles qui n'avaient alors d'yeux que pour Dieu, comme on s'en doute.

Quant au persil en papier, il soigne les yeux des femmes et des éphèbes sans dieux qui ne se frottent qu'aux herbes illicites, à défaut d'avoir jamais connu les pierriers.

Alain Guerry

Persil

Velouté versatile, subtile, fragile. Sur un fil, découpé de la pointe à l'acidité, piquant verdoyant.

Persil

De l'autre côté de mes cils, tu te coinces entre mes dents.

Fanny Wobmann-Richard

Le temps était bon, j'étais dans un parc, un banc m'offrait son assise et un tilleul son ombre. J'étais bien. Je lisais un livre d'histoire auquel je ne comprenais pas grand chose, mais dont la prose, sèche la plupart du temps et emphatique dans les sous-titres, me fascinait. Il était tout simplement impossible de déterminer dans quelle mesure le type qui avait rédigé cet ouvrage l'avait fait par envie ou par devoir. Je me représentais un grand mec trop souple, à la peau luisante et aux yeux écarquillés. Le livre traitait du commerce des truites de rivière en Suisse entre 1923 et 1978. La plupart des considérations étaient convenues. Lorsque je comprenais, je n'apprenais rien. Cette lecture surprenante m'avait amenée ici. J'avais élu ce lieu sans critère particulier, si ce n'est l'ombre.

Le parc était nu : des arbres, trois bancs, une balançoire. Les gens passaient, je ne les remarquais pas. Mon univers conceptuel et perceptuel était constitué exclusivement de truites en perdition. J'étais un peu émue, du moins fragilisée. Alors que le sens littéral m'échappait, j'étais remplie de vibrations lyriques incompréhensibles et envahissantes. Et puis des souvenirs me revenaient. Des souvenirs dérangeants. Tout s'assemblait dans ma tête avec une cohérence nouvelle. Je me laissais aller, tout en restant assise bien droite sur mon banc. Personne ne pouvait se douter du bouleversement intérieur qui me secouait.

En 1957, plus de deux mille kilos de truites furent consommés dans les restaurants suisses. Donnée statistique inquiétante, peut-être, je ne savais pas. Je me représentais mal l'importance d'un tel trafic.

Les souvenirs se présentaient à moi de manière floue, composés d'entités abstraites, impossibles à dénombrer ou à dénommer. Et les truites nageaient parmi elles.

Le mâle est identifiable à ses mâchoires plus conséquentes et à ses dents fortes et crochues, recourbées vers l'arrière.

Le rocher dressé au milieu du verger en friche. Ma conscience danse autour et les truites sautent par-dessus. Le rocher est plus haut que moi. Mousse jaune et petites bêtes rouges. Rapport à la nature. Je m'y frotte. Mes joues et mes seins saignent. Les égratignures de l'enfance sont retrouvées. Les truites me caressent et me réparent. Soudain je m'aperçois que j'attends quelqu'un et que mes mouvements rituels ne l'ont pas fait venir. Je m'assieds et appuie ma tête contre la roche. Je m'endors dans ce rêve. Et tan-

balancer. Nous crions et puis nous repartons. Nous faisons la course avec les truites. Tout le monde sait où aller. Nous arrivons au promontoire, depuis lequel nous voyons le lac. Nous nous asseyons, nous mangeons le chocolat et, comme pour se moquer, elle m'annonce que le jeu va avoir lieu ce soir, qu'il faut recommencer. Une sensation étrange naît dans ma gorge, alors je saute de la falaise.

La truite ne bénéficie pas à proprement parler d'une enfance. Elle naît dans un oeuf, seule. Si le biotope y est suffisamment propice, elle grandira toute sa vie.

Le jeu se déroule dans une pièce sous les combles. Les règles sont simples et au nombre de trois. Il faut d'abord révéler un secret. Puis toucher le sexe du chef. Et, enfin, pousser plusieurs longs cris. Nous sommes six participants. Le chef a tout juste un an de plus que nous. Ses cheveux sont sales. La chambre est peu éclairée. Je distingue mal les visages. Il me semble reconnaître mon amie de la forêt, avec qui je partageais mon chocolat, mais je réalise que mes cinq camarades de jeu sont tous des truites. Le chef aussi est une truite et son pénis n'est rien d'autre qu'une truite plus petite et inanimée.

Je suis rassurée. Je referme l'ouvrage.

Dans le parc, en face de moi, il y a des amis qui m'étaient proches, mais que je n'ai pas revu depuis vingt ans.

Je les salue en partant.

Ils demeurent muets, comme des carpes ●

dis que la mousse prend possession de mes formes, je tombe vers l'ailleurs.

La légende raconte que le roi, afin de combler sa fille, exigea la réalisation d'une robe ornée de deux cent cinquante truites brillantes, que des serviteurs médusés aspergeaient régulièrement d'eau douce.

Nous entrons dans la forêt. Nous sommes deux et nous nous tenons la main. Dans mon dos je sens le poids d'un sac. J'y devine du chocolat et du thé froid. Nous courons dans cette forêt que nous prétendons connaître par cœur. Il y a une grosse liane qui pend, nous la saisissons pour nous

Noémi Schaub

Truites

Durant l'audition des témoins, Terry a nié les faits avec un entêtement naïf. Le procureur a bien essayé de lui expliquer, comme la leçon des petits, qu'on ne pouvait pas réfuter l'évidence, puisque les caméras de surveillance ont tout enregistré. Terry hausse les épaules. Le procureur répète qu'il s'en trouve une à chaque extrémité de chaque corridor de chaque étage de cet hôtel. La bande montre clairement Terry en train de quitter la chambre 1312, de marcher jusqu'à l'ascenseur, puis d'en sortir au rez-de-chaussée, traverser le hall et sortir. Dix minutes plus tôt, il est entré aussi simplement, en livrée de garçon d'étage.

– Il avait toutes les facilités, tonne le procureur, en travaillant dans l'établissement !

Le juge hoche la tête.

Terry tente de se défendre, malgré les conseils de son avocat qui lui intime de se taire, en se lançant dans un argumentaire sur la réalité et l'image qu'on en a ; il mêle à ce discours le piratage des caméras, la stratégie du complot et l'injustice des procédés. « Ça ne prouve rien », répète-t-il. Mais plus il parle, plus il s'embrouille.

Pour enfoncer le clou, le procureur, lancé dans son réquisitoire, rappelle qu'on a trouvé le sang de la victime sur le bouton de l'ascenseur, formant le dessin, c'est un comble, de l'empreinte digitale de Terry. Cette fois, l'avocat de la défense baisse les yeux.

Cet afflux de preuves ne facilite pas tant la tâche d'un juge car, dans ces cas-là, soit l'accusé a agi sans préméditation mais avec un degré rare de stupidité, soit il n'est pas coupable. Dans cette affaire, le juge n'a plus aucun doute depuis longtemps. Terry est un petit groom sans aucune qualification ni avenir, sans famille, sans argent ni vice. Qui pourrait se servir de lui comme bouc émissaire ? D'expérience, le juge sait que l'avocat de la défense invoquera le concours de circonstances et, s'il le faut, l'imbécillité crasse de son client pour tenter de le disculper. « On l'a manipulé. » Le problème réside là : il n'y a pas de mobile. Voilà pourquoi le procureur n'a qu'un mot à la bouche : déséquilibré. Le juge estime que l'explication est suffisante.

Il jette un coup d'œil au jury qui, depuis le début du procès, affiche une fébrilité heureuse, se souciant davantage de son image que de la justice qu'il doit rendre. On a beau les isoler pour tenter de préserver leur intégrité, les jurés se retrouvent pris au piège de la médiatisation. Il faut dire que la presse, la télévision, l'internet ne parlent plus que de l'odieux meurtre de Lady G. Le procès est même retransmis en direct. Ce matin, le juge a pesté en découvrant un bouton de fièvre au coin de sa bouche ; lui non plus ne se montre pas insensible à la présence des caméras. De toute manière, sa décision est prise.

– Monsieur le Juge, Mesdames et Messieurs les Jurés, dit le procureur, ce meurtre n'est pas qu'un crime commis à l'encontre d'un autre être humain. Ce crime porte atteinte à la culture de l'humanité, à la culture des Etats-Unis d'Amérique, à l'histoire même, oui l'Histoire, de notre nation et de son image dans le monde. Je vous demande, en tant que jurés, en tant que citoyens,

en tant qu'Américains, de prendre la décision qui s'impose : la peine de mort.

Un remous envahit la salle d'audience. Terry ne paraît pas comprendre l'enjeu de la situation ; son regard est toujours vide et, de ses mimiques, de la façon dont il se mord la lèvre, se dégage une allure enfantine. Resté sans voix, l'avocat de la défense bondit pour interrompre son adversaire.

– C'est ridicule ! hurle-t-il pour être entendu par-dessus le brouhaha du public, la peine de mort a été abolie dans cet Etat depuis plus d'un siècle !

– Et alors ? Et alors ? répète le procureur. Quand on touche à la religion de ce pays, à ses idoles, on doit payer le prix de son sacrilège.

– Monsieur le Juge, dites quelque chose ! s'indigne le défenseur.

Le juge lève une main et parvient tant bien que mal, à force de patience, à rétablir le calme dans l'auditoire. Il annonce, d'une voix si solennelle que personne ne murmure, qu'il condamne Terry à la peine de mort.

– Je n'ai même pas livré mon plaidoyer... s'étrangle le défenseur.

– Peu m'importe votre plaidoyer, cingle le juge. Votre client a tué Lady Gaga ; cet être supérieur avait donné un sens à ma vie et à celui de millions

de personnes en ce monde. Il n'y a pas d'autre sentence possible. Le jury m'approuve-t-il ?

Les jurés approuvent de la tête. L'une d'entre eux, très émue, se lève spontanément pour expliquer qu'elle a dansé pour la première fois avec son fiancé sur *Poker Face* et que plus jamais elle ne pourra y songer de la même manière désormais. Terry a tout sali.

Sur un coup de marteau du juge, les gardes emmènent le condamné, menottes aux poings. Tout est fini. Lorsque Terry passe près de lui, le juge le hèle pour lui demander de bien vouloir expliquer son geste ignoble, pour la postérité.

Alors, Terry, qui n'a plus rien à perdre, répond :

– Elle m'a déçu. J'ai détesté son dernier disque. Pas vous ? ●

Guy Chevalley

Le meurtre de Lady G.



Alain Guerry

Deux textes inédits

Recevoir un message.
Recevoir un appel.
Recevoir une lettre.
Recevoir une visite.
Recevoir un baiser.
Recevoir une caresse.
Recevoir une main qui se pose
sur le dos et en ôte les tensions
par un simple mouvement déli-
cat chaud circulaire.
Recevoir un peu d'intimité chaude
chaleur humaine dans ce mois de
mai glacial.
Se disait-elle en considérant livre
ordinateur frigo téléphone. A par-
tir d'une certaine heure les pro-
priétaires des immeubles coupent
le chauffage dans les immeubles
pour économiser l'argent des
locataires des immeubles. Les

locataires investissent l'argent économisé dans des pulls et des
chaussons mais la nausée du frisson ne disparaît jamais com-
plètement des immeubles où le chauffage est coupé. Rien de tel
dans sa maison. La maison qu'elle occupait avec ses parents. La
maison de ses parents. Elle pourrait y retourner en moins d'une
heure ouvrir la porte avec sa clé saluer précipitamment se jeter
dans un lit chaud toujours prêt à l'accueillir ou l'un de ses frères.

J'ai pas de nom

J'ai pas de nom. Je passe la patte à
poussière sur le cadre. Dans le cadre il y a
toute la famille devant. Je passe la patte sur
les boîtes. Il est propre le chalet. Il faut de
l'hygiène et de la bonne humeur. La bonne
humeur dans la famille c'est quand ni les
beaux-parents ni la belle fille font chier.

Le cuivre tourne à l'orage. Faudra
mettre le deuxième bol de ferment dans
la traie du matin. « Pouvez-vous venir
m'aider vider la baratte ? » Cette belle-
fille une perle de belle-fille. Elle a laissé
tomber l'infirmière pour y aider à mon
Beat. Les bras plongés dans la cuve mon
Beat, il avait bien besoin d'une qui soit
gentille.

La saucisse s'est figée dans son jus.
Les tuyaux sont bien propres et le bouebo
nettoie le tranche-cailler. Germain éteint
la radio alors on entend le télécabine à la
place. Les vaches ont le bonheur silen-
cieux, on veut pouvoir préparer le souper.

C'est pas un chien de berger, c'est un
chien pour emmerder, avec sa clochette.
Qu'est-ce qui se passe ? J'entends pas
les cloches. Ça sent la fumée âcre, ça
sent la pourriture entre les fentes. Ma
main allume la lumière. Heureusement
qu'on a l'électricité quand même. Il est
où le Germain ? Pourquoi le chien qui
gueule ? La reine qui meugle, quel bazar !
Je sors en ça, y a des zigzags dans la
montagne, du touriste en rangs d'oignons
avec loupote au front qu'ils font briller
le chemin. En montant ils deviennent tout
petits, tellement petits qu'on les voit plus et
qu'à force on dirait qu'y a plus de chemin.

Il faut attacher la poutre avec la
traverse sinon la chaudière elle pivote sur
son axe. C'est pour ça qu'on a mis une
petite corde avec un clou mais c'est pas
idéal parce que ça décroche tout le temps.
Avec une éponge je prends ce qui reste
du petit lait pour nettoyer mon tablier en
caoutchouc ça dépose plein de petits grains
caillés sur ma poitrine, mon ventre et mes
hanches. Je tiens mon tablier au niveau
de la poitrine pendant l'opération pour
pas que le tablier se bouge de place pour

Mais non.

Il faudra bien l'appriivoiser, cet appartement trop petit et trop
froid.

Il faudra bien l'appriivoiser, cette vie solitaire à considérer les
livres et les écrans.

Il faudra bien l'appriivoiser, ce léger vertige entre le ventre qui a
faim et la tête qui fatigue.

Il faudra bien l'appriivoiser, sa silencieuse flottante vacuité.

Putain de vie elle marmonne en entendant les voisins recevoir.

Moi aussi je sais raconter des histoires, se dit-il. Aucun lien entre
les deux je précise. Aucun lien il n'y aura entre les deux je pré-
cise. Dans un texte film pièce poème un il un elle c'est fini mais
non pas ici si ça peut vous rassurer rien de tel.

Moi aussi je sais raconter des histoires, se dit-il en considérant
les noms de ses amis dans l'encadré. Leurs noms y sont presque
tous aucun n'y manque mais pas le sien. Le journaliste aurait-il
mal lu ? Moi aussi je sais raconter des histoires se répète-t-il ob-
stiné vaguement vexé ●

Moi aussi je sais raconter des histoires

qu'il reste là en place pour rester propre.
Un chalet propre, des fromagers propres,
de la bonne matière première, du fromage
de qualité.

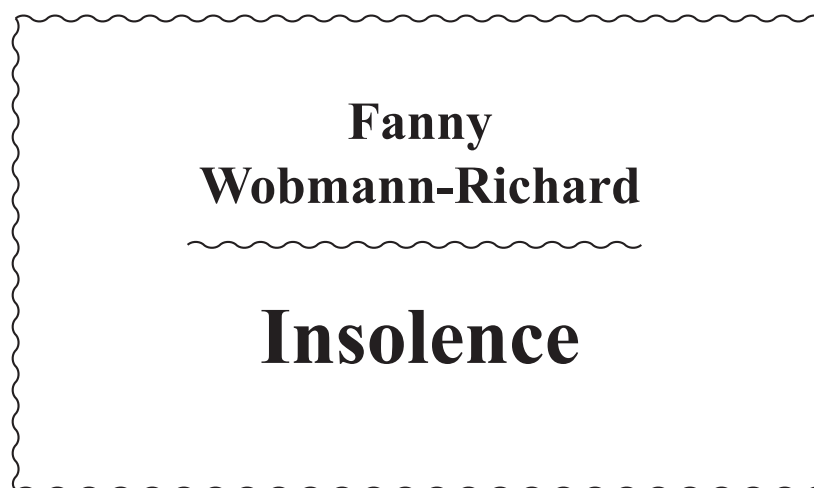
Mon Germain il a des grandes mains.
Quand il me caresse c'est comme si il faisait
du parapente dans les vallées. Enfin c'était
comme ça quand je l'ai connu. Maintenant
il fait du 4x4 sur des chemins accidentés.
Ça lui a donné les mains rêches à force
de plonger les bras dans le petit lait. Puis
ma peau est plus ce qu'elle était c'est la
fumée qui l'a toute craquelée. Mais mon
Germain il est aussi doux que la première
fois, il me touche comme le fromage qu'on
vient de mouler. Il me donne des petites
tapes affectueuses dans la couenne, pour
ainsi dire. Il m'aime, mon Germain, et
quand je vois le Beat et sa Florence, je
me dis qu'il fait bon côtoyer les vaches.
Elles savent ce que c'est d'être fidèles
et d'essuyer le gros temps.

A l'époque, c'était pas comme main-
tenant ●

I

Sculpturale, astrale, longue et gracile, féline, lisse et fine.
 Profil délicat, symétrique, yeux profonds, gorge claire, poitrine sublime, visage solaire.
 Tu t'étales, heureuse et forte, interstellaire, volontaire, sidérante et entêtante, tu prends la place, t'imposes, bats des paupières, et suggères.
 Suggères que c'est comme ça, une femme, parfaite et impossible, LA femme – pas le choix.
 Gigantesque fresque de papier glacé, tu souris gentille, le regard engageant, disponible et inspirante, venez, braves gens, admirer mon corps retouché.
 C'est ainsi que sans scrupules, produit de luxe d'une société désarticulée, tu m'humilies, t'insinues en moi et finis par m'habiter. Le pire, c'est que je te crois.
 Sans connaître la solution, affamée, dégoûtée, je scrute les trous, les bosses, les poils, les aspérités, je me cache, tu t'exhibes, tu es partout, aucun moyen de t'échapper.
 Je baisse la tête, tu m'écrases, hypocrite jusqu'au bout de tes ongles manucurés, tu essaies de me rassurer. Il paraît même que si j'arrête de manger, je pourrais te ressembler.

Gardienne du troupeau, sage, brillant et beau, t'es-tu bien regardée ?
 Grotesque créature sans poils, comment fais-tu pour pleurer ou suer ? Tes pores pixelisés n'ont certainement pas la faculté d'évacuer le trop plein d'eau, la bile, le sang. Ridicule tentative de t'humaniser, on t'a collé un nom, il est plat, aussi vide de substances que tes veines de plastique. Pathétique perfection, ton cul est exposé, comparé, palpé. Il me nargue, chaque jour plus ferme, plus écoeurant.
 Robot autoritaire d'un système qui s'admire, tu sers une cause juste, économie de l'esthétique, culpabilisation.
 Et tes seins ballonnés, sans respiration, matériau non dégradable, esclaves violentés du prétendu désir qu'ils devraient susciter. Tout ce que tu vas récolter, c'est de les faire exploser.
 Et il faut que je crache sur toi, que je m'arrache à ton emprise malsaine, à ta chair inhumaine. Foutue beauté suprême.
 Si je pouvais te vomir, évacuer tes yeux cendrés, ta peau sublime, tes mensurations idolâtrées, pour révéler que tu n'es que le fantasme cruel d'une époque gavée.
 Crève, poupée toxique et admets-le, j'ai gagné ! ●



II

*Dans une vie sauvage
 harmonie sans toit
 vertige qui serpente tout au long de l'ivresse
 je suis une faiblesse totalitaire endimanchée de liberté
 arme
 charme
 rouge réponse
 je suis l'insubmersible repère d'un promeneur acide
 l'étonnante tapageuse sur les violences amères
 cible criblée de vide
 voyageuse de l'hiver*

*j'ai averti l'immense que je ne pouvais me taire, l'irrésistible
 m'était impossible et l'extrême palpitait sous mes doigts
 j'ai traversé la bile
 recyclé la grâce
 réécrit l'illusion d'effacer d'une seule pierre le mal et la colère
 fragile
 froide victime*

*sur le terrain fertile
 de mes cendres envolées, je crie et je caresse
 arme
 charme
 dérisoire plaidoyer
 j'évite d'un mot la sagesse d'être sans attente, sans tristesse et sans voix
 je profite de votre mémoire pour insinuer la volonté
 paroles de terre
 gorgées de vérité*

*Entendez ma misère, je ne m'éteindrai qu'à l'ultime détour de votre sacrifice
 fidèles pèlerins dans la course de mes paumes
 au silence de ma main
 dans le creux de la vôtre*

J'étais le son d'une petite balle qui roulait au milieu d'une chambre enfumée. Des mains d'hommes faisaient tourner des manivelles, une lampe jaune tombait sur ce terrain de jeu à quatre pieds et laissait des recoins sombres à la minuscule pièce sans musique, que la fumée des clopes de deux de ces messieurs emplissait d'une septième présence. Car six gaillards s'alternaient en équipes de deux autour du Kicker, comme on l'appelait en cette ville : deux Allemands, un Espagnol, un Anglais, Antoine et moi, encore qu'il avait fallu pousser l'Anglais, un échassier au ventre plat et aux cheveux noirs qui lui faisaient une sorte de plumeau, à quitter l'un des recoins sombres pour empoigner les deux manettes de l'attaque et du milieu de terrain. J'étais alors essentiellement, ce soir-là, les deux manettes de la défense et du gardien dans mes paumes, l'épaisse fraîcheur d'une bière au froment, la fumée de cet appartement transformé en bar, et dans la lumière clémentine les regards échangés avec Antoine, nos mains atterrissant parfois sur les épaules l'un de l'autre. Voyage, déguerpissement plutôt, il m'avait fallu partir d'un quotidien me transformant en guenille depuis que Mademoiselle m'avait signifié la fin du monde, et Antoine m'avait surpris de sa générosité en répondant immédiatement présent pour cette escapade de quelques jours à Berlin. Voyage, et le baume de n'être connu de personne, de connaître à peine ces deux grands Allemands formant la Mannschaft adverse, cet Espagnol barbu roulant un joint à partager sous peu, cet Anglais dilaté dont l'apathie nous avait mis passablement de bonne humeur. Mais qu'est-ce qu'il a ? nous demandions-nous à haute voix entre deux gorgées de blanche, puisque aucun de ces amis d'un soir, rencontrés en quelques phrases, ne comprenait un mot de français. L'Espagnol, qui de ses yeux très noirs voyait bien que nous rigolions doucement, était venu nous susurrer à l'oreille, en anglais : vous ne le croirez jamais, mais ce gars, c'est un virtuose de la guitare. Si, si, insistait-il tout sourire, je l'ai vu moi-même jouer, c'est incroyable.

Matthieu Ruf

Portrait du corps en jeune homme

Comment cette sympathique grande endive pouvait-elle être un *guitar hero* ? me demandais-je en faisant tourner les manivelles, tandis que l'Espagnol roulait son cône en chantonnant, qu'Antoine prenait quelques gorgées en regardant notre match trépidant contre les deux Allemands, qui babillaient entre eux dans la langue anguleuse de Berlin. Car de fait l'Anglais, qui était censé marquer des buts, se révélait aussi mou qu'attendu, et si nous ne traînions pas trop au score, celui-ci n'avancait pas non plus, et à ce rythme la partie pouvait durer encore longtemps, l'Espagnol pouvait se lasser, les Allemands pouvaient se lasser, je pouvais me lasser et laisser des pensées tenues à grand-peine à distance envahir de nouveau mon cerveau plongé tout entier dans l'instant. Mais il y a eu ce moment étrange, de ces moments qui nous font nous demander si quelqu'un, finalement, ne tire pas les ficelles là-haut : en même temps, Antoine a reposé sa bière quelque part, l'Espagnol a fini de rouler et cessé de fredonner, les deux Allemands se sont tus. Et seul est resté le son de cette balle couvrant la faible musique provenant du bar, et c'était dans les pattes de l'Anglais qu'elle se trouvait à cet instant précis, sans qu'il ne se dépatouillât mieux que jusqu'ici,

et alors j'ai dit, sans trop savoir pourquoi : « Allez le Rosbif, allez ! »

Le Rosbif n'a pas cillé, l'Espagnol n'a pas bronché, les Allemands sont restés cois sur leurs manettes, mais Antoine est parti d'un éclat de rire extraordinaire, renversé vers l'arrière, puis vers l'avant, s'est laissé tomber sur un banc d'un recoin sombre de la petite chambre, incapable de rattraper ce rire dont se fichait éperdument l'assistance, à part moi, qui ai instantanément adopté ce rire comme une pépite trouvée, donnée au fond d'un bar fumeux, et nom de Zeus j'ai été totalement ce rire, ce rire d'ami dont peu de choses peuvent se targuer de faire davantage de bien ●

Le Persil grêle sur le persil

Les dictionnaires renseignent toujours ; eux aussi, il faut les lire à plus haut sens comme on lit dans les préfaces. Heureusement, nous pouvons en changer sans cesse jusqu'à trouver une définition qui convienne. On trouve ce morceau dans la quatrième édition du Dictionnaire de l'Académie :

[...] On emploie en Médecine le persil comme apéritif, chaud, atténuant, détersif & hépatique. On dit proverbialement & figurément, *Grêler sur le persil*, pour dire, Exercer son autorité, son pouvoir, ses talents, sa critique, &c. contre des gens foibles, ou dans des choses de nulle conséquence.

Médicinal, puissant, critique, talentueux, détersif.

Salvateur, même.

Le Persil grêle sur les lettres romandes.

Vincent Yersin

A ma mère, Doris Ittig

Le ciel s'assombrit tandis que j'avance, d'un pas rapide, vers le théâtre. Le vent fait valser les feuilles mortes et mon long manteau noir. Je sens l'air froid sur mon visage, et des frissons parcourent mon corps – la sensation est étonnamment agréable, je me sens comme blotti à l'intérieur de moi-même. J'ai encore cinq minutes devant moi. Autant dire : tout mon temps. Comme je ne suis plus très loin, je ralentis le pas.

Je vais voir ma mère jouer. Avrai dire, j'ai l'habitude. Mais cette fois, c'est différent ; je ne la verrai pas dans les rôles qu'elle a toujours : de la bonniche à la prostituée qui s'assume, de la mère de famille mangeuse de patates à la sorcière du placard aux balais. Aujourd'hui, elle va jouer son propre rôle : c'est un « one woman show », comme on dit. Ma mère, qui n'a pas cessé de jouer, ayant eu plutôt de la chance dans sa carrière de comédienne, n'a jamais été du type à faire les princesses. C'est une héroïne tragi-comique, une femme qui essaie de faire pleurer, qui pleure, et qui finit par faire rire, à moitié malgré elle. C'est son talent. Depuis le temps, elle a appris à en jouer.

Voilà, j'entre dans le théâtre. L'ambiance se réchauffe, l'omniprésence des gens qui parlent autour de moi me sort de la solitude de mes rêveries. Je vais retirer mon invitation, et puis je regarde ma montre : ça commence dans cinq minutes. A cette idée, je souris, et je repense aux « pestacles » que je lui faisais quand j'étais enfant, avec mon théâtre de marionnettes miniature, « pestacle » que je ne commençais jamais, je répétais toujours : « Ça commence dans cinq

minutes. » En fait, je m'en rends compte aujourd'hui, c'était bel et bien ça, le pestacle.

Je me suis assis dans la salle, et les lumières s'éteignent. Silence : elle entre sur scène. Je souris. Elle est drôle, avec son visage tout rond, ses yeux jaunes, sa préménopause, sa chance, ses angoisses, son carmol, son quadruple menton, son talent, sa folie, son rescue, ses cheveux bruns qui sont devenus gris mais ça se voit pas parce qu'elle les arrache ou bien les teint. Elle prend la parole. Pas le temps de dire deux

Arthur Brügger

Ça commence dans cinq minutes

phrases et déjà des gens éclatent de rire. Moi, je souris, je l'écoute, je connais déjà le texte, c'est moi qui l'ai aidé à écrire le début sur l'ordinateur. Le spectacle avance... Elle arrive déguisée en joueuse de badminton. Elle va faire du badminton tous les dimanches. Elle lance des volants au public, avec sa raquette, et elle parle de son enterrement, futur ou fantasmé. Elle imagine son propre enterrement, elle qui a si peur de mourir, et elle en fait un sketch.

Elle dit qu'elle veut que les gens pleurent : si on pleure pas à un enterre-

ment c'est triste. Il faut de la musique vraie aussi, de la chanson française. Brel chanterait « Dire que Fernand est mort » avec les violons et tutti quanti, Reggiani chanterait « J't'aimerai », et Aznavour enchaînerait sur « La mamma ». Et puis, il faut que les gens parlent, disent des textes, si y a que le curé qui parle, on s'emmerde. Il faut du monde, beaucoup de monde, la chapelle doit être pleine à craquer, si possible qu'il y ait des gens dehors, et qu'ils pleuvent, fort, on a pas idée de mourir par un jour de beau temps. La famille, les cousins, il faut qu'ils soient tous là, sinon c'est mal fait, y a qu'à ces occasions qu'ils se voient. Federer (elle est fan de Federer) serait venu juste pour l'occasion, il aurait fait un discours. Il aurait conclu, avec la voix tremblante d'émotion : « Finalement, on est des collègues de raquette. »

Les gens rient. Moi, petit à petit, je me rends compte que je n'ai plus du tout envie de rire. Je réalise que ce n'est pas une comédienne que je vois là, sur scène, mais bien ma propre mère qui est en train de dire qu'elle va mourir.

Je n'avais jamais pensé que ça arriverait un jour. C'est ridicule que je n'y aie jamais pensé.

Ma mère va mourir.

Quand la pièce s'achève, les spectateurs rient, beaucoup, et puis applaudissent. Moi, j'ai les yeux qui brûlent, que je me force à garder grand ouvert pour ne pas pleurer. Comme un gamin.

Je repense à l'enfance déjà disparue, aux rides qui apparaissent, aux cheveux qui tombent, aux cicatrices que le temps creuse.

Au fond, ça passe vite, cinq minutes ●

T9

Sur les vieux téléphones portables des années 2000 où les chiffres se partagent encore les touches avec l'alphabet, on peut décrypter la composition exacte du mot persil :

7 : des quatre lettres à sa disposition, le fameux T9, grand dictionnaire des SMS, choisit le s ; grand bien lui fasse.

3 : se – même à un stade si précoce, la dimension réflexive du persil est déjà clairement visible.

7 : ses – le persil est possessif, et pluriel ; rendons au persil ce qui appartient au persil.

7 : sers – fort de son individualité, le persil dit je et clame son utilité à la cause publique.

4 : peps – parce qu'une pause-rafraîchissement n'a jamais tué personne.

5 : ce n'est pas un hasard si c'est dans la touche centrale – et maîtresse – du clavier que le persil trouve son accomplissement ; on y lit la confirmation géométrique et rigoureuse de sa grandeur tout humble.

Non content de s'éblouir d'une telle démonstration, on mesurera aussi combien l'invention du clavier intégral sur écran tactile privera, à terme, l'humanité d'un précieux outil d'analyse et de compréhension.

Bruno Pellegrino

Biographie du Persil par Google

Le persil est principalement connu en Perse. En Perse, on fait des films sur Le Persil, avec Le Persil, à travers Le Persil. Et même si certains critiques tubéreux le trouvent parfois plat, il persiste à garder une place de choix au sein de la rubrique « culture » du programme TV.

Afin d'aider Le Persil à percer ailleurs qu'en Perse, certains ont eu l'étrange idée de s'adresser au Persée. Ce programme scientifique trouva une astuce de taille, argumentant que Le Persil faisait perdre du poids. Recours immédiat d'un surréaliste bigleux, criant qu'à force de perdre du poids, on en finirait par perdre son ventre, ce qui ne serait tout de même pas commode, surtout en période de grossesse. Mais l'affaire fut étouffée in extremis, le surréaliste bigleux ayant entre temps perdu son permis de conduire, et revendu sa Peugeot pour participer à Pekin Express. Un destin étrange.

Aujourd'hui, Le Persil s'est donc bel et bien implanté en Suisse. Vous pouvez même le retrouver au Postshop, juste à côté des lunettes Persol, à trente pourcent de réduction (les lunettes, pas Le Persil).

Afin de fêter cet immense succès, les membres du Persil on organisé une grande fête d'ouverture sur la plaine du Paléo. Au menu : persillade non abîmée.

Lydia Schenk

Il n'y a pas beaucoup de tunnels dans cette capitale, et c'est heureux. Celui qui relie les deux centres de la ville – l'avenue de l'Indépendance, et le lac rond qui borde, sous le regard armé du Palais présidentiel, le Carlton et le quartier des Ministères – se traverse comme un cauchemar. A pied, on fait son possible pour le contourner ; en bus on n'a pas le choix, on le subit en macérant dans les longues minutes d'un éternel embouteillage.

Pourtant il est court, ce tunnel. Avant même d'y entrer, on en voit déjà la sortie, une demi-lune de lumière blanche comme un espoir. Sous l'un des rares ponts de la ville, on a sculpté les parois de scènes rurales – paysans aux champs, zébus jusqu'au ventre dans de longues herbes, forgerons au travail, femmes qui pilent le riz – ; ici, on a choisi la sobriété : les pierres ont été laissées apparentes jusqu'à hauteur d'homme, et le reste de la voûte crépi au ciment. Ça a été fait il y a longtemps déjà, ça a vieilli : le plafond part en plaques de lèpre, cède au vacarme qui cogne de cinq heures du matin à sept heures du soir ; les murs se découragent, partent en lambeaux, rongés par les poussières des taxis, les vapeurs des scooters, les éjaculations noires des camions qui accélèrent et freinent aussitôt ; les trottoirs, comme la route qu'ils enserrent, sont étroits et défoncés, meurtris de crevasses laides comme des viols.

A peu près au centre du tunnel, une large flaque s'est formée au plafond il y a

plusieurs décennies et ruisselle depuis de part et d'autre. C'est juste en-dessous que, pieds nus sur l'asphalte mouillé, se tient l'enfant ; les passants doivent faire un pas de côté pour l'éviter. Il a peut-être dix ans ; on distingue mal la couleur de son short sale, mais il porte un pull à capuche rouge. Il suit des yeux les véhicules mais ne fait aucun geste, ne s'avance pas vers les fenêtres baissées. Il laisse le tunnel lui goutter dessus, et on se demande ce qu'il veut, ce qu'il fait, si

maintenant ce que dissimulait sa silhouette pourtant fluette : un enfant plus petit, assis par terre, le visage craquelé de morve sèche. Il est encore joufflu, mais le bras qu'il tend ne doit pas peser bien lourd. Ses fesses sont posées exactement dans la flaque qui suinte du plafond, au milieu de ce tunnel qui, d'ici, semble tout à coup n'avoir ni début ni fin – on se croirait dans un négatif de photographie, la lumière est noire et les visages rayonnent d'ombre et de crasse, l'air est opaque et le jour aux deux extrémités en est voilé, inaccessible.

Quand on finit pourtant par en sortir, on ne pense déjà plus aux deux enfants – et on n'y pense plus non plus quand, cinq heures plus tard, on fait le trajet en sens inverse et qu'on retombe dessus, qu'on les retrouve presque dans la même posture : le grand s'est seulement accroupi, et le petit s'est endormi, tête baissée, menton sur la poitrine. C'est alors qu'on remarque les deux lanières colorées qui, des épaules, se croisent sur le ventre rond et ceignent hanches, font comme une croix sur le corps assis ; on les suit des

yeux et la minuscule tête se détache sur fond de mur gris, la tête d'un troisième enfant, tenu serré par le tissu coloré contre le dos mince de son frère, qui n'a plus l'air si jeune.

On voudrait s'assurer d'avoir bien vu, mais le bus redémarre, dépasse le trio, et on craint de se retourner et de constater qu'au cœur fécond du tunnel, éclos de la crasse, a fleuri un autre bébé, encore un peu plus petit●

Bruno Pellegrino

Poupées russes de la crasse

jeune, dans cet endroit, si ce n'est même pas pour mendier ou, comme on en voit faire le long des routes, vendre aux automobilistes des tuyaux de douche, des journaux ou des lampes de poche dans leur emballage de plastique rigide.

La file de véhicules s'ébroue, le chauffeur du bus redémarre, on avance de quatre ou cinq mètres ; on s'arrête – le moteur cale. L'enfant n'a pas bougé, mais on voit

C'est la troisième nuit d'affilée qu'il fait ce même cauchemar stupide. Une ribambelle d'hommes-ballons dévalent une pente escarpée et éclatent juste avant de l'écraser, répandant leurs viscères sur lui. C'est d'une absurdité ! Tout le monde sait que les hommes-ballons n'ont pas de viscères ! Et puis de toute façon, on n'en trouve pas à cette latitude. Il grogne et remonte un peu les draps sur ses épaules, réfractaire à l'idée de quitter le confort de son tout nouveau matelas. Il jette un œil distrait à son réveil. Et merde ! Déjà moins vingt. Il bondit hors du lit. Même pas le temps d'avaler un truc avant de partir. Il enfle un pantalon et une chemise, sort en trombes et traverse la rue à grandes enjambées. Les enjambées, c'est tout ce qu'il y a de grand chez lui. Il a un petit corps, de petites mains, de petits pieds, et une petite vie. Une vie sans envergure, sans véritables amis et sans famille, mis à part sa sœur qui l'appelle une fois chaque mort d'évêque – il aime bien cette expression, même s'il n'est pas catholique et ne connaît absolument rien à la mortalité des évêques. Finalement, il n'y a qu'au travail qu'il rencontre du monde. Et ça lui convient parfaitement. Il préfère la compagnie de ses rêves éveillés. La vie qu'il se forge grâce à eux, avec ses milles péri-péties improbables, n'a rien de petite, elle. Pas étonnant qu'il la préfère à l'autre, celle où il arrive enfin à la firme, en nage et en retard.

Evidemment, comme tous les matins, toutes les salles ont été changées de place. C'est pour la productivité. Les bureaux ont besoin de changer d'affectation pour éviter que les travailleurs ne tarissent leurs ressources. Seulement aujourd'hui, il ne reconnaît absolument rien. On dirait qu'ils ont rajouté quelques kilomètres de couloir, en plus des permutations habituelles. Un sacré labyrinthe. La réception, elle, est toujours à l'entrée. Il n'a jamais compris pourquoi. Il ne faut pas que le patron vienne s'étonner si la secrétaire manque de motivation ! D'ailleurs, alors que le téléphone braille à s'en décrocher lui-même, elle baille non pas aux corneilles, qui ne peuvent plus entrer dans le bâtiment à cause des plaintes à répétition du concierge à propos de leurs défections, mais aux néons. Il l'aime bien, la secrétaire. Parfois, ils prennent leur pause-café ensemble, et ils se racontent leurs rêves. Les siens, à elle, sont moins extravagants que les siens, à lui, mais il aime bien sa façon d'en parler. Il pourrait l'écouter des heures.

– T'es en retard, comme d'habitude !
Elle lui sourit.
– Ouais, encore ces foutus cauchemars.

J'ai de plus en plus de peine à me lever le matin. Et faut bien avouer que ce boulot ne me motive pas spécialement à sortir des plumes.

– C'est vrai qu'on s'emmerde sec, ici.

Elle regarde quelques secondes dans le vide, puis secoue légèrement la tête comme si elle émergeait d'un songe accéléré et reprend :

– T'as jamais pensé à changer de vie ?

– Oh, ben non. J'attends que celle-ci soit terminée. Je n'ai jamais aimé gâcher. Et puis... j'ai toujours eu un peu peur de la mort. Les hommes-ballons, et la mort ! Ce sont les deux choses qui me font vraiment peur dans la vie.

– Les hommes-ballons ?! C'est bizarre. Moi j'en ai vu une fois dans un documentaire à la télé, je les ai trouvés plutôt mignons avec leurs tout petits bras... Bref, file, t'es déjà bien assez en retard.

Elle a raison. Il se dirige vers un long

Julie Mayoraz

Kôrukanthrophobia

couloir, d'un pas sûr et rapide. Le tout, c'est de se donner l'impression de savoir où il va. Sur sa droite s'ouvre un petit couloir sombre. Son bureau est toujours l'un des plus miteux du bâtiment. Il se pourrait bien qu'ils l'aient placé là. Il tourne donc, et tombe nez à nez avec le concierge.

– Eh ! Je viens de cirer ce couloir ! Z'avez rien de mieux à foutre que de venir traîner vos savates ici ? Vot' bureau est en jachère, ou quoi ?!

Toujours aussi aimable, le concierge. Et qu'est-ce que ça peut l'insupporter, lui qui ne traîne jamais que de jolis petits mocassins, ces histoires de savates ! Tout ça parce que le type l'a vu UNE fois déguisé en clown, pour l'anniversaire du fils du patron. Il décide malgré tout de faire profil bas. Pas le temps de chercher la petite bête. Ni la grosse, d'ailleurs. Le concierge faisant bien dans les deux mètres, il vaut mieux le caresser dans le sens du poil.

– Non, il n'est pas en jachère, je ne le trouve plus, c'est tout. Qu'est-ce qu'il y a au bout de ce couloir ?

– Les chiottes ! Allez, dégagez, maintenant. Retournez bosser avant que j'en réfère au patron.

Le voilà bien avancé. Il tourne les talons, sans demander ni son reste, ni où se trouve réellement ce foutu bureau.

Ce n'est qu'après avoir parcouru une bonne dizaine de couloirs de toutes tailles qu'il tombe enfin sur un panneau en bois, indiquant en lettres quasi microscopiques : « Sens de la vie ». Trois flèches indiquent trois directions différentes, ce qui ne l'aide guère. De toute façon, il n'est pas sûr que son bureau ait quoi que ce soit à voir avec le sens de sa vie. Il reprend donc son errance au petit bonheur la chance... ou plutôt la malchance ! Il déambule depuis bientôt une demi-heure dans ces putains de couloirs, et toujours rien. Tandis qu'il peste en regardant ses pieds, il manque renverser le patron au détour d'un large couloir blanc. Celui-ci lui lance un regard sombre.

– Qu'est-ce que vous faites dans les couloirs ? Ne me dites pas que vous venez seulement d'arriver ?

– ... non, non ! J'ai... été apporter un dossier... au concierge !

– Depuis quand le concierge a besoin de dossiers ?

– Depuis qu'il n'y a plus de corneilles.

– Ah. Dépêchez-vous de regagner votre bureau.
Il voudrait bien, lui.

Après une demi-heure de plus à tourner à gauche et à droite, à droite et à gauche, et vice versa, il décide d'abandonner. Tant pis. Il ira bosser demain. S'il retrouve la sortie. C'est ce moment précis qu'elle choisit pour lui faire signe. Une toute petite porte rouge, comme apparue juste devant lui. Il s'approche. Pas de doute, c'est bien elle. Sa porte. Il y a même son nom inscrit dessus. Il actionne la poignée et entre avec tout le fracas de son soulagement... de bien courte durée. Assis à son bureau, ou plutôt posé sur le sol devant son bureau, un homme-ballon énorme. Il n'en a jamais vu de si gros. En fait, il n'en a jamais vu. Il songe à s'enfuir, mais la chose tourne son regard vitreux vers lui, et articule quelques mots à son encontre :

– Ah, monsieur. Désolé, mais je crois que vous vous êtes perdu ●

Faux-persil

Les feuilles sont presque les mêmes, mais certaines tuent. Je ne savais pas que c'était de la ciguë. J'en ai cueilli, petite, dans le champ derrière la maison. J'en faisais des bouquets. Ils ne sentaient pas bon. Ma mère ne les conservait pas. Ils finissaient dans la poubelle avec les coquelicots et les renoncules jaunes. Au collège, on m'a fait lire Regain de Giono. Un enfant s'y empoisonnait en mâchonnant du faux-persil. C'était mortel. Apparemment, ça sert en chimiothérapie. Je me suis souvenue être allée un soir au Grand-Théâtre de Genève. Schaunard chantait comment Jacquot le Perroquet s'était étouffé « de la mort de Socrate ». C'était dans La Bohème. Schaunard ne disait pas ciguë mais persil. J'étais fière d'avoir compris l'implicite. Mais triste pour le perroquet. Il était mort en hoquetant. Parfois, les plantes sont toxiques. Je me suis rappelé qu'une arrière-grande-tante avait péri en mangeant un crocus. Qu'une autre s'était noyée par accident dans la fontaine. Ça me paraissait invraisemblable. Je me l'expliquais parce que c'était au début du siècle, c'est-à-dire trop longtemps en arrière pour que j'aie des repères. Je ne l'explique plus. Beaucoup de feuilles se ressemblent. C'est comme ça aujourd'hui. Ça l'est depuis toujours. On peut vite les confondre. Même l'aconit a un petit côté persil. C'est la plante la plus toxique des Alpes. Il n'y a pas d'antidote.

Elodie Glerum



Guerre et paix

C'était un îlot minuscule et laissé à lui-même, à quelques encablures du Maroc. Un confetti de roche qui accueillait, pour toute forme de vie, plusieurs milliers de bouquets de persil agitant leurs frisottis dans le vent.

Un jour, six cadets marocains débarquèrent sur l'île, et y installèrent un avant-poste. Durant sept jours et sept nuits, les soldats fumèrent, discutèrent, fumèrent encore, et s'emmerdèrent sec.

Au huitième jour, un vacarme assourdissant secoua les frisettes, et six hélicoptères sortis de nulle part crachèrent sur l'îlot quarante-huit commandos des opérations especiales de l'armée espagnole. Cela commençait à faire beaucoup de monde sur ce caillou, et un nombre indéfini de victimes fut aussitôt à déplorer parmi les bouquets de persil. Les quarante-huit commandos espagnols encerclèrent, puis arrêterent avec ménagement les six cadets marocains. Ceux-ci n'opposèrent aucune résistance, mais on obligea l'un d'entre eux à éteindre prématurément sa cigarette, et il en fut contrarié. Emmené de force vers l'hélicoptère, il se baissa brusquement et arracha quelques feuilles d'apiacée, qu'il mordit à pleines dents. Un des commandos espagnols lâcha un ¡vamos, joder! et le cadet grimpa dans le véhicule en mâchant, l'air satisfait, quoique vaguement écœuré.

La crise diplomatique et militaire de l'îlot Persil – que les Marocains appellent Leila Laila mais revendiqué par Madrid – dura du 11 au 18 juillet 2002 et se solda par un statu quo ante bellum. Il y eut un blessé léger à comptabiliser car l'un des commandos, en descendant de l'hélicoptère, se foula la cheville. Le cadet marocain recalitrant souffrit en outre de coliques : il avait pris pour du persil ce qui était, en réalité, une touffe de petite ciguë.

Matthieu Ruf

Conte perse

Le schah de Perse avait deux filles : l'une aux boucles frisées, l'autre aux larges mèches. Les paysans du pays se pressaient aux portes du palais pour admirer leurs toisons parfumées. Ils leur offraient des bouquets de céleri-branch (c'est tout ce qui poussait dans leurs champs), cachant leur haleine d'ail parmi les feuilles.

Le dieu de la discorde, qui persifle en persique, en fit son fond de sauce. La mayonnaise prit. Les femmes des paysans saisirent leurs faux et hachèrent menu maris... et princesses. Leur père, apprenant la nouvelle, fondit en larmes au beau milieu de ses jardins. De l'herbe à schah montèrent deux pousses : l'une aux boucles frisées, l'autre aux larges mèches.

Nicolas Lambert

Périls et replis

Il dessine à grands traits une carte de l'Europe sur le dos de la feuille de bilan que je viens de lui tendre, et délimite vaguement la Roumanie, au bord d'une mer Noire réduite à sa côte occidentale. « Tu vois, la cargaison part d'ici, aussitôt que les imprimeurs reçoivent les fichiers. » Un gros point au stylo bille, qui troue presque le papier. « Et puis ils expédient les palettes par camion, jusque là ». Le deuxième point noir est distant du premier de cinq centimètres. Pour ce que j'en sais, ça peut être deux mille bornes. « Ensuite les mille exemplaires partent en voiture ou en camionnette, avec d'autres trucs, c'est pas ton problème, jusqu'à Prilly. Avenue Floréal. » Je tente de comprendre. C'est moi qui l'ai questionné. « Mais si les mecs décident de passer par ici, ou si les types, depuis là-bas, doivent changer plusieurs fois de véhicules, les frais sont bien plus élevés. Et si je dois négocier leur départ un samedi, c'est plus cher. Tu vois, je peux pas te donner de budget plus précis, parce que c'est à la roumaine, ce machin-là ! Faudra se démerder comme ça. » Je lâche des yeux les gribouillis transeuropéens de Marius, et regarde passer un train depuis les vitres du Buffet de la gare. Kuffer s'est barré depuis belle lurette, renversant table et couverts. Je ne trouve rien à redire. Marius tire sur sa Camel.

« Persil » possède deux anagrammes. Mais ils n'ont aucun rapport avec lui.

Daniel Vuataz

– Hélène ?

– Oui ?

Dehors le ciel s'était couvert et des feuilles ensanglantées frappaient violemment les vitres impeccablement lavées de la véranda.

– Tu penses à quoi ?

Hélène aimait voir les arbres se tordre et gémir, leur grand corps noueux mutilé par des rafales trop violentes. « Nuit d'orage », c'était la sonate qui lui avait valu un prix de composition et lui avait ouvert les portes d'un conservatoire parisien réputé. Il ne l'avait pas empêchée de partir. Mais il ne supportait pas la pollution des grandes villes. Et puis, il voulait des enfants avant ses trente ans. Avec son salaire de laborantin, il lui avait acheté un piano. Celui-ci paraissait immense dans leur modeste salon et son ombre gigantesque dévorait la paroi immaculée. Hélène s'imaginait dans sa longue robe rouge, les cheveux relevés en chignon, plaquant les premiers accords du concerto de Tchaïkovski en regardant le monde se décomposer. Tristan avait mal à la tête. Il travaillait dur. Et puis elle avait toute la journée pour jouer. Le matin, elle exerçait ses gammes, les mains encore moites et poisseuses. La poussière la faisait suffoquer. Chaque note soulevait un nuage moutonneux qui peu à peu infestait toute la pièce. Même le tableau de Rothko perdait ses couleurs vives. Elle l'avait acheté à Rome, le jour où il lui avait fait sa demande. Ils s'étaient baladés dans les rues tortueuses de la ville en dégustant des glaces à la pistache et au melon. Le soir, il l'avait emmenée sur une terrasse ombragée. L'éclat doré de la bague s'était mêlé au violet tendre de la glycine. Ils avaient commandé une bouteille de Barolo et une

pizza aux quatre fromages. Après un dernier verre de limoncello, ils étaient allés danser et s'étaient endormis, heureux, les doigts entremêlés et son souffle sur sa nuque.

– A rien.

Dehors, le craquement des branches se faisait de plus en plus oppressant. Les feuilles et la pluie s'écrasaient contre les vitres, dans un tourbillon de larmes et de sang.

– Et toi ?

Tristan regardait le sol reluisant. Hélène était devenue obsédée par la propreté. Elle vivait dans un royaume de minons fantomatiques et délaissait son piano pour astiquer frénétiquement l'appartement. Le soir, avant d'entrer, il devait se désinfecter les pieds et les mains. Il n'osait s'asseoir sur le canapé ni prendre une douche, de peur de les salir. Elle n'avait pas toujours été comme ça. Peut-être qu'inconsciemment elle savait qu'il la trompait. Il avait rencontré Maria à Rome. Hélène avait toujours rêvé de voir le Colysée. Il l'avait emmenée dans une pizzeria bruyante et enfumée. Il y faisait une chaleur étouffante et il avait pris en horreur le contact de sa peau

collante contre la sienne. Il lui avait fait sa demande, elle avait accepté. Maria travaillait comme gogo danseuse dans une boîte en vue. Elle était terriblement attirante, il s'était fait passé pour un pianiste célèbre. Une fois Hélène endormie, il l'avait embrassée sur le front et avait rejoint Maria dans un hôtel clinquant. Sa peau avait l'odeur du jasmin frais et de la citronnelle. Elle était souple et sauvage. De retour en Suisse il lui avait écrit, elle lui avait répondu. Il allait épouser Hélène.

– Je pense à toi

Ils se sourient ●

Julie Guinand

Rome

Goûts & good news

Persil
A Charlie, par cœur

Depuis plusieurs années, *Le Persil* est redouté tant pour ses vertus culinaires que virales. Il accompagne à merveille performances, pommes de terre ou encore plats en deux syllabes. *Persil* et dandy vont également de pair, le premier atténuant le parfum très présent du second. *Le Persil* frisé trouvera également sa place dans la dévastation de vos confitures.

90 sangsues le sachet de 20 balles.

(Après les interventions aléatoires de six membres de l'AJAR)



Goûts & good news

Persil
A Charlie, par cœur

Depuis nombreuses feuilles, *Le Persil* est aplati tant pour ses vermines diurétiques que bestiales. Il égaie à merveille perforations, pommes de terre ou encore mets à deux syllabes. *Persil* et asticots gigotent également de pair, le second exacerbant l'impertinence très prenante du premier. *Le Persil* en ligne trouvera bruyamment sa place dans la gélification de vos vers.

90 sangsues le sachet de 20 textes.

(Après les interventions aléatoires des quinze membres de l'AJAR)

Jérôme Meizoz

Danse

Nous voilà saisis, figés dans l'air brûlant du wagon, le métro siffle et cahote dans le puits noir qui s'ouvre derrière la vitre. Yeux clos, on laisse une seconde palpiter, et la foule réapparaît soudain, torrentielle, imprévisible. Là-bas, debout, deux font la paire. Il l'enveloppe de ses bras, elle se blottit. Tous ses traits s'animent quand s'échangent les regards. Elle le boit des yeux puis son visage s'égare au sol, remonte le long du corps. C'est un bal de sourires, d'appels, un tournoi de petits gestes, de lèvres approchées, on se respire, on s'interprète. Ils sont tout entiers langage, parade d'oiseaux effervescents.

Dès qu'il bouge, elle est requise, attentive, comme aspirée. Il répond au téléphone mais la serre toujours, elle écoute, réagit à chaque parole avec les lèvres, les plis de son front, pressée de reprendre la danse. Le désir de se mêler les gouverne rudement, leurs corps ploient puis se raidissent, seuls au monde sous le regard de tous.

Il n'y a plus de wagon à leurs yeux, et nous restons là, assis, inertes avec nos journaux à images, des écouteurs sur les oreilles, séparés les uns des autres, invisibles pour eux. Ils se dressent encore puis se tordent, se tâtent, s'enroulent, ferment les yeux. Leur bal épouse les rythmes du métro, ses longues courbes.

Maintenant ils s'embrassent à pleine bouche, il leur faut recommencer, et encore, ils ne peuvent s'en passer, c'est insatiable, pressé, respiration de noyés. Prendre l'air aux lèvres de l'autre, en aspirer une bouffée puis s'immobiliser quelques secondes, recommencer.

Station terminus. Nouvelle crue sur les quais. Plus de témoins pour voir l'attraction décroître, les baisers s'espacer. Peu à peu, le monde reviendra, brutal et sans grâce. Les traits vont se figer, sur les visages se posera un masque neutre. L'un en face de l'autre toujours, mais cette fois ni béants ni avides, juste l'œil un peu plus inerte. La danse aura cessé. Il faudra alors chercher les mots, bâtir avec eux ou se les jeter contre, traverser les intervalles du malentendu, pester contre tout ce qui accroche. Marcher contre l'existence lourde, opaque. Noter le terrain perdu, l'avancée des silences. On se demandera pourquoi, on exigera d'autres mots, on maudira ce qui a mené là.

Mais ailleurs, la danse reprend déjà, elle fait d'autres adeptes, il y a des choses, comme ça, qui n'ont de cesse...



Le persil journal, numéros 56-57, juillet 2012

Réalisation et mise en page : Daniel Vuataz

Avec le concours de l'AJAR, de Jérôme Meizoz et de l'Association des Amis du journal *le persil*

Dessins : Bruno Schaub © 2012

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *le persil*
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : 0041.21.626.18.79
E-mail : mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*
Président : Daniel Rothenbühler
Vice-président : Louis-Philippe Ruffy
Secrétaire : Daniel Vuataz
Caissier : Daniel Kamponis
E-mail : lepersil@hotmail.com
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro double a été publié avec l'aide de :

PRO HELVETIA fondation suisse pour la culture, du **CANTON DE VAUD / Suisse**,
de **LA LOTERIE ROMANDE / Suisse** et du **POUR-CENT CULTUREL MIGROS / Suisse**.
Imprimé en Roumanie par S. C. Tipotex S. A. **Tirage : 1000 exemplaires.**